

LOTRACH

Trois nouvelles

FRERE

J'ai pas bien compris ce qui s'est passé en fait. Disons qu'un jour mon oncle Fred, est venu à la maison et qu'ensuite, ça a dégénéré. Doucement. En fait mon oncle, on ne l'avait pas vu depuis un certain temps, enfin, mon père, parce que moi, je n'étais pas né la dernière fois qu'il a mis les pieds en France. Mon père avait des nouvelles plus ou moins. Je dis plus ou moins maintenant. Si je vous avais vu quelques années plus tôt, je vous aurais dit que mon oncle faisait telle ou telle chose là-bas en Amérique. Mais bon. Quoi qu'il en soit, un jour mon père nous dit, à ma mère et moi que Fred va venir. Il avait un drôle d'air, un peu surexcité, gêné en même temps. Alors ma mère qui a quand même les deux pieds sur terre a dit qu'enfin elle allait le connaître, depuis le temps qu'on en entend parler. Sous entendu, que depuis le temps elle commençait à en avoir un peu marre de l'histoire de mon oncle. Elle a eu beau lui dire de pas en parler autant, mon père il ne pouvait pas s'en empêcher. D'après lui, on lui devait tout ce qu'on avait. Au départ, c'était mon oncle qui voulait faire les Colombines, les petits personnages que dessine mon père. Et il lui aurait laissé l'idée, et c'est comme ça que mon père a pu travailler et même gagner beaucoup d'argent grâce à ça. Ma mère dit que c'est loin tout ça, et qu'il faudrait avancer, tourner la page. Là-dessus ils ne sont pas d'accord et se disputent dès qu'ils commencent à en parler. Sinon, pour le reste, ils sont plutôt d'accord. Donc pendant quelques jours, à la maison ce n'était plus tout à fait comme d'habitude. Il y avait une sorte de fièvre dans l'air, de l'électricité entre mes parents. Il fallait préparer les choses, que tout soit parfait, enfin tout ce qu'on fait quand on va recevoir quelqu'un d'importance. Mon père avait du mal à terminer ses planches, ma mère disait à tout bout de champ qu'elle ne changerait rien à ses habitudes parce que Fred arrivait, vu qu'il ne s'était jamais

tellement fatigué pour donner de ses nouvelles. Mais en fait je voyais bien qu'elle se débrouillait pour améliorer la décoration de la maison, trouver de nouveaux vêtements, faire les courses chez Tang pour cuisiner des trucs exotiques, bref, en mettre plein la vue. De toute façon, ma mère, elle adore en mettre plein la vue, c'est son tempérament. Elle ne fait pas ça méchamment, et on ne peut pas l'en empêcher. D'ailleurs moi-même, j'ai tendance à faire pareil et on me traitait de frimeur à l'école. Je m'en foutais, après tout le président de la république, ma mère disait que c'est un frimeur aussi et un menteur, ça ne l'a pas empêché de devenir le président. Et moi, c'est en quelque sorte ce que je vise, parce que même si on me traitait de frimeur, c'est quand même moi qui commandais à cette bande de trouillards du collège, même à certains 3èmes. On discutait parfois de ça avec mes parents. J'étais le plus radical comme dit ma mère, mon père lui trouve qu'il faut savoir rester humble, et ça je peux dire qu'il le fait bien. Y a qu'à le voir sur un plateau de télé quand on l'interviewe pour la sortie d'un de ses albums, on croirait presque que ce n'est pas lui qui l'a fait. Ma mère elle, c'est différent. Dans sa famille c'est des grandes gueules. Faut les voir, ils râlent contre tout, se lancent des : « je vais en parler à Machin qui est au cabinet du ministre, et on verra ce qu'on verra. » Ils ont tous des postes importants dans les affaires et la diplomatie. Bref, donc on attend la venue de mon oncle Fred. D'abord faut que je vous dise comment on a su qu'il allait venir. Un soir le téléphone sonne, je jouais à speed Racer sur ma console à côté du meuble où il y a le téléphone. Alors naturellement je décroche. Je tombe sur un type qui m'appelle par mon prénom et commence à me demander comment je vais, comment va mon papa, ma maman, et tout quoi. Moi je crois que c'est une sorte de pédophile et je lui dis que s'il continue j'appelle la police parce que je

n'ai pas de tonton Daméric, le mien s'appelle Fred et on ne sait pas où il est. Alors il me dit que c'est lui, Fred justement. Je rétorque qu'évidemment, maintenant que je lui ai donné le vrai nom de mon tonton, c'est facile de me le ressortir. Bon il insiste et dit qu'il va venir nous voir. Comme j'en ai assez et que je veux finir ma course, j'appelle mon père, en lui disant que c'est monsieur Daméric qui veut lui parler, histoire de faire une blague. Bien sûr, comme d'habitude, mon père ne comprend rien à ma blague et il me prend le téléphone. Il dit allo, et puis là il devient tout blanc. J'ai cru que l'autre au bout du fil venait de lui demander une rançon sinon il viendrait m'enlever et me renverrait à mes parents en pièces détachées. Après il a dit plusieurs fois « putain ! » suivis d'autres mots du genre « j'y crois pas », « vingt ans après », etc. Quand il ne sait pas quoi dire et qu'il est ému, « putain », c'est le mot de mon père. Ma mère c'est plutôt « oh la vache ! » Donc, il lui demande ce qu'il devient, qu'il a vaguement eu des nouvelles de-ci de-là par des gens qu'il a croisés et qui l'on rencontré en Amérique. Je ne sais pas ce qu'il a dit à mon père ce jour là, toujours est-il qu'il n'a pas su ensuite nous dire ce que son frère était devenu en Amérique.

Ce qui était sûr, c'est qu'il allait venir et passerait quelques jours avec nous. Selon ma mère, il n'a pas demandé s'il dérangeait ou non, s'il y avait de la place, enfin ce qu'on demande d'habitude quand on veut se faire héberger chez des gens.

Donc il allait venir. Alors moi aussi j'étais tout excité, je demandais à mon père comment était son frère. Il me remontrait les photos que je connaissais, un grand gars toujours en costard avec un manteau imperméable clair parfois. Mais je voulais savoir comment il était maintenant. Fallait que je sois patient, je le verrai bien assez tôt me disait ma mère. Elle n'avait pas trop qu'il ne donne pas de nouvelle. Mon

père s'en fichait parce que du moment qu'il avait retrouvé son frère il était content. Moi aussi faut dire, parce que du côté de mon père il n'y avait pas grand monde comme famille. Son père il serait mort, mais il n'en savait rien, vu qu'il ne l'a jamais connu et sa mère décédée aussi. Il disait toujours que c'était son frère qui lui avait servi de père, qu'il lui avait tout appris dans la vie. C'est pour ça qu'il était drôlement content qu'il rappique et qu'il lui pardonnait de n'avoir pas donné de nouvelle. C'est comme ça aussi que mes parents ont commencé à se disputer sérieusement. D'habitude quand ça arrivait, ça ne durait pas longtemps. Là, avant même que mon oncle débarque, on aurait dit qu'ils ne s'entendaient plus trop. Faut dire que mon père devenait carrément zinzin. Il voulait tout d'un coup tout changer dans la maison, repeindre le salon, changer la disposition des meubles et même changer de voiture. Ça, ma mère n'a pas aimé, parce qu'elle n'est pas du genre à aimer les machines et surtout pas les bagnoles.

Bon un jour il est arrivé. D'abord il devait venir en taxi depuis l'aéroport, ça fait loin de chez nous. On s'est dit qu'il avait les moyens. Finalement il a téléphoné pour dire qu'il s'était renseigné et qu'il avait vu que la ligne de RER arrivait directement près de chez nous et que c'était plus pratique que de prendre un taxi. Ensuite il s'est paumé, soi-disant, du coup il a fallu aller le prendre à la gare à cinq kilomètres d'ici parce qu'apparemment il n'avait que des dollars, que sa carte de crédit ne marchait plus. Enfin, disons aussi que c'est mon père qui lui a proposé plusieurs fois d'aller le chercher, avec une certaine insistance. Là déjà ma mère s'est mise à râler, que s'il avait des dollars, il pouvait bien trouver quelqu'un qui le lui échange, ou qu'il n'avait qu'à truander, vu qu'à cet heure y a jamais de contrôleur.

Alors mon père m'a demandé si je voulais venir avec lui. Vu la tournure que prenaient les événements j'ai préféré rester. Ça m'aurait intéressé de voir mon oncle, et même les environs en voiture, parce que j'y connaissais rien en géographie de la banlieue, et puis j'aurais été avec mon père. Mais ça aussi, j'hésitais un peu, parce qu'à ce moment-là, mon père c'était plus le frère de mon oncle que mon père.

Je suis donc resté avec ma mère, tout seul avec ma mère puisque je n'ai pas de frère ni de sœur. Elle était ce qu'on peut qualifier de tendue. Ce qui la chiffonnait c'était de savoir combien de temps il allait rester le tonton. Ma mère n'aimait pas trop qu'on la dérange chez elle. C'était la première à inviter tout le monde, mais il fallait pas que les gens restent trop longtemps.

Tout d'un coup la porte s'est ouverte, et mon oncle est apparu. C'était un grand type, plus grand que mon père, d'au moins une tête. Et puis large, un peu gros en fait. On ne peut pas dire le contraire, il avait une sacrée allure. Même que pendant un instant, un court instant, une fraction de seconde, j'ai trouvé que mon père à côté lui, il faisait un peu minable. Et puis une de ces gueules, comme dans les films avec des personnages qui ont vécu des tas de choses, et qui ont les traits bien marqués. Il m'a vu m'a souri et m'a dit : Alors sacrifiant ! On ne dit pas bonjour à son tonton ?

Forcément j'ai été lui faire la bise. Je dois avouer qu'il ne sentait pas très bon. Il avait fait un long voyage, alors bien sûr. C'est ce qu'il a raconté ensuite, qu'il avait été coincé près de dix heures à Salt Lake City, pour attendre la correspondance. Là où il habitait, à Casper, on ne pas prendre un avion direct pour ici. En plus on a perdu sa valise entre deux, ce qui est bien le comble du fait que le Canadair qu'il a pris pour aller de chez lui à Salt Lake City, c'était un petit avion, et que pour

perdre une valise quand il y a si peu de passager, faut quand même le faire.

Il nous parlait à tous les trois comme si on se connaissait depuis des années, comme s'il venait de pas loin et qu'il avait dû attendre un RER vingt minutes, alors qu'il était là tout nouveau dans notre salon, et que notre salon aussi paraissait tout nouveau parce qu'il y avait cette grosse masse qui pestait contre je ne sais plus quelle compagnie aérienne. Alors ma mère a dit qu'elle était fatiguée. On a montré sa chambre à mon oncle. C'était en fait la chambre d'ami. Ma mère a dû lui trouver aussi une brosse à dents, et mon père lui prêter un pyjama, parce que bien sûr, comme il n'avait pas de valise. Ma mère a dit aussi, qu'elle espérait qu'on retrouverait ses bagages, sinon il faudrait qu'il s'en rachète, et que demain elle pourrait aller avec lui à la banque pour qu'il échange ses dollars.

Il a rien dit et on est tous allés se coucher.

Dans mon lit, j'étais plutôt content enfin de le voir ce tonton d'Amérique, parce que mon père m'en avait souvent parlé. Je connaissais beaucoup d'histoires à son sujet. En fait surtout de ses déboires dans les études, parce qu'il n'a jamais su très bien ce qu'il voulait faire. Il avait toujours des projets grandiloquents et puis changeait d'avis. Enfin c'est ce que mon père m'a expliqué. C'est comme ça qu'un jour, alors qu'il s'était mis en tête de devenir dessinateur, il a inventé ces petits personnages que mon père a repris pour faire ses histoires. Mon oncle il dessinait mal, il avait des idées apparemment, beaucoup d'idées, et c'est en cela que mon père l'admirait. Aussi il me disait que son frère était très intelligent, qu'à peine on lui expliquait quelque chose qu'aussitôt il pigeait de quoi il retournait. J'étais fier d'avoir un oncle pareil, et qu'il soit venu chez moi. Seulement je

n'arrivais pas à m'expliquer qu'il soit parti si longtemps sans donner des nouvelles. Il y avait aussi que ma mère avait une dent contre lui. Et ça ne datait pas d'aujourd'hui. Elle trouvait que mon père en parlait un peu trop quand il en parlait. C'étaient des phases, soudain, il se demandait ce que devenait son frère et en venait presque à pleurer parce qu'il le croyait mort. C'est à ce moment-là qu'il me racontait les trucs que son frère avait fait qui l'avait épaté. Par exemple, quand il y a eu des manifestations dans les lycées pour je ne sais quelle raison, il a pris la tête de la contestation dans son école, ce qui lui a valu ensuite d'être carrément renvoyé. Ou alors il s'amusait à faire des blagues au téléphone quand il ne savait pas quoi faire. Il appelait des inconnus qui avaient un drôle de nom et leur disait que la préfecture leur proposait de leur changer rapidement. Ma mère trouvait que ce n'était pas très sympa finalement. Je ne sais pas.

Je me suis endormi en tout cas en me disant que ça changeait un peu qu'il soit là.

Le lendemain matin, j'ai pu voir pourquoi mon oncle était si gros. C'est pas croyable ce qu'il a mangé comme cochonneries rien que pour le petit déjeuner. Du café, des œufs au plat, des tartines de confiture et de miel. On aurait dit qu'il n'avait pas mangé depuis une semaine. Et il se jetait là-dessus comme un ogre. Ma mère a dit qu'il valait mieux l'avoir en photo qu'à déjeuner. Elle dit toujours ça quand quelqu'un mange comme quatre. Moi je suis vite parti à l'école tellement ça me dégoutait. Je voulais dire à mes copains que j'avais un oncle qui venait d'Amérique à la maison, mais finalement je ne l'ai pas fait. Je ne sais pas, quelque chose me retenait. Quelque chose me disait que finalement ça n'était pas si intéressant que ça. Et même je m'en souviens très bien, alors que ça fait un bail, que j'aurais voulu qu'il ne soit pas là, que ce soit comme

avant, quand on n'était tous les trois, mes parents et moi. Et effectivement, le soir quand je suis rentré, il a voulu se mêler de mes devoirs. Ce n'était pas vraiment méchant, mais au lieu de se cantonner à ce qu'on me demandait, il fallait qu'il m'explique des tas de trucs qui n'avaient qu'un lointain rapport avec le sujet, et en plus je n'y comprenais que dalle. Alors les devoirs au lieu de durer quarante-cinq minutes à une heure, ont duré près de deux heures. Et le pire, c'était que lui ne voyait pas qu'il me gavait, au point de dire à mon père que j'étais un petit formidable, que je pigeais tout du premier coup. Heureusement, ça n'a pas duré, la plupart du temps, quand je rentrais, il était avec mon père dans son atelier. Ils avaient des projets. Mon oncle voulait donner des conseils à mon père sur les histoires des Colombines, et peut-être créer une autre série. De temps en temps il me montrait des esquisses de planches, et franchement je me demandais s'il était sérieux de vouloir faire des livres avec ça.

Ensuite le temps commençait à durer, et ma mère demandait souvent où ça en était sa recherche de logement, et s'il avait réussi à ramener son argent de la banque d'Amérique en France. Mon oncle, pas du tout vexé qu'on lui fasse sentir qu'on voulait qu'il vive un peu plus par lui-même en quelque sorte, répondait l'air enjoué que c'était en bonne voie, qu'elle ne devait pas s'inquiéter, que lui aussi, n'aurait pas aimé devoir supporter dans sa famille un étranger.

Il arrivait aussi, quand ma mère était fatiguée et qu'elle partait se coucher tôt, et quand je n'avais pas école le lendemain que mon père et Frédéric restent avec moi à évoquer leurs souvenirs d'enfance. On peut dire qu'ils avaient été laissés pas mal à eux-mêmes, que leurs parents n'avaient pas fait preuve d'un grand sens des responsabilités. Ça eux, on ne les ennuyait pas avec les devoirs. Pour résumer, mon oncle est né

alors que mes grands-parents venaient à peine de se rencontrer. Ça a coincé du côté de la famille de ma grand-mère qui ne voulait pas de mariage. Il paraît même que dans leur bled paumé où ça se passait, mon arrière-grand-mère aurait dépêché un copain pour aller dire que l'enfant était de lui, et qu'il porte un autre nom. Je ne sais pas comment, mais ma grand-mère a réussi à changer l'état civil pour lui donner son nom. Entre temps mon grand-père est parti pour la guerre en Algérie sans rien dire. Il est revenu tout d'un coup, comme ça après cinq ans, tandis que ma grand-mère galérait avec le Frédéric. Et paf, il lui a refait un enfant. C'est pas pour autant qu'il l'a épousée. Non, il 'a laissé se démerder avec ses deux gamins pour aller jouer la comédie dans une troupe minable où paraît-il, il avait une autre femme. Il passait de temps en temps, tout fier, en beau costard à ce que disait Frédéric, puis on l'a plus revu et pour de bon cette fois. Quant à ma grand-mère, elle restait là, dans un cagibi à Villeneuve la garenne. Elle ne sortait plus. Elle est morte quand j'avais six ans. Même que je m'en souviens parce que mon père ne savait pas quoi faire, s'il devait l'enterrer à l'église ou pas, et qui prévenir. Surtout il était dans tous ses états parce qu'il ne savait pas où était son frère. Ça pouvait poser des problèmes pour la succession, mais vu qu'elle ne laissait rien, il n'y avait pas de quoi se biler. Je me souviens que ma mère disait souvent deux choses : premièrement que vraiment c'est pas croyable de mourir seule comme ça et qu'on vous découvre puante après trois jours dans votre appartement, et d'autre part que ce n'était pas la peine de s'en faire pour Frédéric, que s'il n'était pas là, c'était son problème et pas celui de mon père, mais qu'il faisait quand même chier vu que sans lui on ne pouvait pas liquider la succession. Finalement ça s'est fini je ne sais pas comment.

Il y avait un truc avec mon oncle, c'était que tout le temps on aurait dit qu'il avait peur. D'abord il était souvent en sueur, et ensuite il regardait par la fenêtre toutes les cinq minutes ou presque, il sursautait avec la sonnerie de téléphone ou celle de la porte. Il demandait qui c'est, alors que ça ne le regardait pas. Et puis un jour, il a eu l'air plus détendu, et le lendemain il s'est ramené avec plein de billets, des dollars. Il les avait posés sur la table, et ne cessait de dire qu'il était content d'avoir pu les récupérer. Il y en avait un paquet, mais d'après ma mère, pas de quoi vivre si longtemps que ça. En tout cas ce n'était pas ce qui allait lui permettre de trouver un logement. Moi à cet âge-là, je trouvais ça normal que mon oncle ait plein d'argent, vu que c'était ce que mon père disait toujours, que son frère avait la capacité de faire fortune. D'après lui, dès qu'il commençait quelque chose ça finissait toujours par rapporter. Il avait un sens aigu des affaires. Quand il disait ça, il rajoutait que ce n'était pas comme lui, qui s'était fait gruger avec les Colombines, par son éditeur. Mais ma mère rétorquait que les éditeurs étaient des truands, et que les autres ne s'en tiraient pas mieux que lui. Elle en avait parlé à Angoulême au festival, quand ils avaient été présenter le dernier album de mon père. Je me souviens que j'y étais aussi. Mon père m'a présenté à des auteurs comme lui, tous très sympas. Je croyais qu'ils allaient parler de leurs personnages, des histoires, mais en fait rapidement ils se sont mis à discuter d'argent, d'impôts et de je ne sais quoi, enfin, quelque chose qui ne m'intéressait pas trop. Mais je vous parlais de l'argent et de mon oncle. C'était qu'il était question qu'il se trouve un logement à lui. Simplement, il n'avait pas de travail. Et en fait au bout du compte, on ne voyait pas très bien ce qu'il pouvait rechercher comme poste. Quand on lui demandait ce qu'il avait fait en Amérique, il disait que c'était de l'import-export. Ma mère,

disait que ça ne voulait rien dire, que c'était trop vague. Il ne savait pas expliquer ce qu'il faisait exactement. Il achetait des trucs que des gens ramenaient d'ailleurs et les revendait deux fois le prix payé. C'était un peu n'importe quoi, de la bouffe, des tissus, des montres, des voitures, vraiment n'importe quoi. D'après ma mère il a fait faillite. Je l'ai entendu parler avec mon père un soir. Je m'étais levé pour aller aux toilettes, d'habitude je dors sans avoir besoin de me lever la nuit pour ça, mais là, j'avais beaucoup bu de Coca que mon oncle avait ramené. Ma mère avait dit que pendant qu'il y était, il aurait pu faire les courses, plutôt que de ramener des cochonneries qui donnent des caries. Quand c'était comme ça qu'elle lui faisait des remarques, il ne s'offusquait pas. Il la regardait puis disait : « tu ne m'aimes pas toi, mais ça viendra, tu verras que je ne suis pas un mauvais bougre ». Ensuite il allait dans sa chambre et disant qu'il avait connu pire. Donc ma mère avait dit à mon père, qu'elle pensait que mon oncle était un petit truand, qu'il avait réussi à vivre de magouilles pendant un certain temps, mais qu'il n'y arrivait plus, et que c'était pour ça qu'on l'avait maintenant sur les bras. Mon père ne la croyait pas. Il avait toujours connu son frère honnête, et il ne le voyait pas comme un truand. Et d'ailleurs qu'est-ce que ça voulait dire truand ? Lui savait parce que Frédéric lui avait raconté ce qu'il faisait. Il prenait des marchandises que les américains ne voulaient pas importer, et donc c'était hyper compliqué pour obtenir les autorisations pour que le truc soit vendu aux États-Unis. Mais Frédéric savait comment faire, quels papiers remplir, et il connaissait des gens dans l'administration qui facilitaient les choses avec un petit pourboire. C'était comme ça qu'il avait vendu du fromages ou d'autres choses qui se mangeaient parce que les américains étaient hyper chiants avec ce genre de produits. Mais ce que je voulais dire en fait, c'était que tout ça retentissait sur les

relations entre mon père et ma mère. Avant ils s'engueulaient parfois, maintenant c'était tous les jours. Au départ les disputes avaient lieu à cause de mon oncle, mais avec le temps sans qu'il soit question de lui ça pouvait éclater. Disons qu'il y eu une première période d'environ deux mois pendant laquelle on ne savait pas trop quoi penser. C'est à dire que mon père était tellement content de l'avoir retrouvé qu'il trouvait toujours une parade aux attaques de ma mère. Et mon oncle en plus donnait le change. Quand il disait qu'il aurait de l'argent, ma mère n'y croyait pas, parce que c'était toujours reporté au lendemain. Mon père lui trouvait des excuses, et puis un jour il arrivait avec les billets, alors on ne pouvait plus rien dire. Il y avait aussi l'alcool. Il descendait pas mal, au point que ça commençait à coûter cher. Évidemment, ma mère pensa qu'il était alcoolique, mon père disait qu'il ne buvait pas plus que l'ensemble de la population française ou polonaise par exemple. Elle haussait les épaules.

Surtout ce qui m'était très pénible c'était que mon père se faisait une telle joie de revoir son frère, et que de jour en jour ça se dégradait. Finalement je me demandais ce qui avait pu se passer quand ils avaient été petits. Quand mon oncle a débarqué, fallait voir mon père. Plus rien n'existait pour lui. « Voilà le vrai père des Colombines » il avait déclaré. Alors que depuis des années il s'échine à sortir un album par an, il travaille tard le soir, souvent le weekend aussi. Mon oncle si j'ai bien compris n'a fait que donner l'idée et dessiner un petit personnage auquel mon père a donné vie. Il a voulu m'expliquer, c'est comme le père biologique il m'a dit, il ne donne qu'une petite cellule, ensuite il ne fait plus rien, plus rien dans le ventre de la mère, c'est ça que ça signifiait. Là c'était pareil, il avait donné l'impulsion, et mon père comme la mère enceinte avait construit et nourri le projet. Mon oncle

qui était là ce soir-là avait l'air gêné, il disait tout le temps que mon père exagérait. Presque, il ne voulait pas qu'on parle de ça. « C'est du passé il disait aussi ».

Il n'y avait pas que ça, mon père retrouvait des souvenirs pour justifier son admiration. Il avait appris à lire grâce à mon oncle selon lui, à faire du vélo, il l'avait aussi dénié par rapport aux filles. Mon oncle ne se souvenait plus, ou levait la main et frappait l'air devant lui comme s'il chassait une mouche pour dire « n'importe quoi ! Où vas-tu chercher tout ça ? ».

Tiens en parlant de fille, ça me fait penser à la fois qu'il a ramené une fille justement. Enfin il est passé avec elle. Une espèce de gourdasse, excusez-moi du mot, mais vraiment, on s'est demandé où il avait pu la rencontrer. On sait pas très bien ce qu'il foutait ce soir-là. Vers dix heures du soir, il est arrivé avec elle, disant qu'ils ne restaient pas, qu'il avait un truc à prendre dans sa chambre. Elle l'avait attendu l'air gourde, regardant à droite et à gauche pour lâcher un « c'est beau chez vous » avec une voix aigue et vulgaire. Quand elle a vu mon père, elle lui a demandé comme ça : « Alors y paraît que c'est vous qui faites les Colombines ? J'adorais ça quand j'étais même. Maintenant aussi j'aimerais sûrement encore, mais j'ai pu le temps de lire ». Malgré tout, en disant ça elle était remontée dans mon estime. Et je revois ma mère sortant de sa chambre et dire à Monique, elle s'appelait Monique, « bonjour Madame, à qui ai-je l'honneur ? » L'autre ne s'est pas laissée démonter, elle a tendu la main directe, je me souviens encore de son nom. « Moi, c'est Monique Trichard, enchanté de faire votre connaissance. » Ensuite elle est repartie avec mon oncle et on n'a plus jamais entendu parler d'elle.

Quand je dis qu'on ne savait pas très bien avec mon oncle, c'était que finalement il a réussi à trouver un logement, près de la gare de chez nous. Ma mère qui espérait qu'il irait dans la capitale, un type comme lui elle disait, ça devait vivre dans une grande ville. Ben non. Il s'est installé à un kilomètre de la maison, si bien qu'on le voyait presque tous les jours et qu'en fait ça ne changeait pas grand-chose. Mais enfin, il avait fait ce qu'il avait dit et ça donnait un peu raison à mon père de ce côté-là. On le voyait souvent parce qu'il s'était mis en tête de faire une autre série, avec des dessins assez simplistes qu'il aurait été capable de faire. Pour ça il venait voir mon père et travaillait avec lui. Il débarquait avec des planches assez moches qu'il ne pouvait s'empêcher de nous montrer. En fait l'histoire était un peu drôle, mais les dessins faisaient peur, il n'y pas d'autre mot. Mon père pensait qu'il pourrait les placer dans une revue qu'il connaissait. J'étais mal à l'aise quand il en a parlé, parce que je l'avais entendu dire de cette revue qu'ils n'avaient peur de rien et qu'ils publiaient n'importe quoi. Et donc tous ceux qui ne savaient pas dessiner s'y retrouvaient. Mais ça n'avait pas l'air de choquer mon père. Lui de toute façon pensait qu'à cause de la photo, ça ne servait plus à rien de savoir dessiner, les idées comptaient plus que tout. Ça ne l'empêchait pas de passer du temps sur ses dessins, et c'est une des choses qu'on trouvait admirable chez lui justement sa façon de dessiner. C'était vrai qu'avec juste quelques traits il arrivait à parfaitement décrire ce qui se passait. Donc pour mon oncle, ce n'était pas le cas.

Ce qu'il y avait, c'est que ça prenait du temps à mon père le travail avec Fred. Il avait pris du retard sur un album des Colombines qui devait sortir pour la rentrée. L'éditeur avait appelé à la maison et était tombé sur ma mère. Elle ne savait pas que mon père avait pris du retard, et

surtout, elle ne savait pas pourquoi. Ce jour-là, ça a chauffé. Mon père a dû lui expliquer qu'il passait du temps avec son frère. Ou je crois plutôt qu'il avait cherché des excuses du genre qu'il n'avait pas d'inspiration en ce moment, et que ce fut ma mère qui mit les pieds dans le plat. Elle avait été avec lui dans l'atelier, je les avais entendus, plutôt elle d'ailleurs, crier. Elle hurlait : « C'est quoi ce machin !? C'est pas les Colombines ça, ce sont les trucs de ton frère, tu passes du temps à ça avoue ! Tu lui fais ses dessins ? C'est ça ? Dis-moi ! C'est toi qui dessines les trucs qu'il nous montre ? J'en étais sûr, j'ai reconnu ton style, faut pas me la faire ! » Mon père jurait que ce n'était pas lui, que Fred avait pris des cours aux USA, qu'il s'était un peu amélioré, et qu'elle voyait bien que ça valait beaucoup moins que ce qu'il faisait.

Elle avait dit qu'elle allait appeler Frédéric, et qu'elle ne voulait plus qu'ils se voient. Mon père dit juste « putain ! » et puis il lui a demandé d'attendre le lendemain pour voir comment ça pourrait s'arranger. Alors ma mère a encore hurlé en entendant le mot s'arranger. Elle s'est mise encore en colère parce que selon elle c'était son truc, s'arranger, qu'il passait sa vie à s'arranger avec les autres, avec l'éditeur qui lui prend 10% de plus qu'aux autres, avec son collègue qui le laisse faire sa série à sa place, même avec le garagiste qui les arnaques à longueur d'année, toujours s'arranger, elle en avait marre. Alors elle a dit qu'elle partait, quelques jours, qu'il réfléchisse, que c'était Frédéric ou elle.

Je dois dire que j'avais les boules aussi comme on dit entre jeunes. Mais je ne savais pas trop quoi faire. En fait je trouvais que tout le monde avait raison. C'est pas facile de décider quelque chose quand tout le monde a raison. Alors j'ai quitté le seuil de ma porte où je m'étais mis pour entendre ce qui se passait et je suis allé me coucher.

Le lendemain, c'était un dimanche, je me suis levé à 9 heures. La maison était vide. Mon oncle a débarqué tout joyeux avec des croissants. Il m'a demandé où étaient mes parents. Je n'ai pas pu mentir, je lui ai tout raconté. Sauf que mon père avait dit que ses dessins ne valaient pas grand-chose. Alors il a eu tout d'un coup une autre tête, et il a dit que dans la vie, il y avait les hommes et les autres, et qu'il avait trop souvent été un autre. Il a mis son manteau et il est parti. On ne l'a jamais revu. Peut-être qu'il est toujours en vie, ou qu'il est mort. On n'en sait rien. En tout cas, ce que ça a fait toute cette histoire, c'est que mes parents ont divorcé peu de temps après. C'est pour ça que j'ai dit que ça avait dégénéré.

LE CARDIOLOGUE

Comme tous les mardis matin, le docteur Marchand, cardiologue, poussa la porte cochère de l'immeuble où était situé son cabinet, à 8 heures 45. Il pensa furtivement, en passant le seuil, à la dernière assemblée de copropriétaires. On avait décidé de faire mettre un interphone pour filtrer les entrées. Il aurait alors à se lever de son siège pour ouvrir à chacun de ses patients. Ensuite il prit son courrier dans sa boîte aux lettres. Il attendait les billets du concert auquel sa femme et lui devaient assister le soir même. Un dérangement informatique avait retardé leur envoi, mais on lui avait assuré qu'il les aurait ce matin. Effectivement, parmi quelques comptes rendus médicaux, une ou deux factures et quelques publicités, les billets étaient là.

Après avoir mis en marche son ordinateur et les appareils nécessaires aux différents examens qu'il pratiquait, le premier patient arriva. D'autres suivirent, à la cadence régulière d'une toutes les trente minutes.

Juste avant de déjeuner, il appela sa femme pour lui confirmer la bonne réception des billets, puis descendit manger un steak-frites au café de la rue, comme tous les mardis. Il lut vaguement *Le Parisien* et remonta pour les patients de l'après-midi.

Le dernier malade sortit du cabinet à 17 heures 30. Comme il allait au concert, le docteur Marchand avait arrêté sa consultation plus tôt pour ne pas être en retard.

Cependant, la sonnette retentit alors qu'il venait d'éteindre l'ordinateur et s'apprêtait à partir. Il n'attendait personne. Machinalement, il alla ouvrir la porte, pensant trouver le gardien qui serait venu lui donner une information quelconque sur l'immeuble, une coupure d'eau, ou le passage de la société de désinsectisation. En fait il vit un homme qui semblait mal en point. Il le

fit vite entrer dans le bureau pour lui faire un électrocardiogramme. A peine la porte franchie, l'homme s'écroula. Le docteur Marchand tenta de le réanimer. Il lui fit un massage cardiaque, utilisa son défibrillateur, sans succès. Il aurait pu appeler le SAMU, mais il savait que ce serait peine perdue. Toutefois, il fallait qu'il fit quelque chose pour que le corps puisse être amené à la morgue ou aux pompes funèbres et prévenir la famille. Pour l'avoir expérimenté une fois, il savait que ni les pompiers, ni le SAMU ne prendraient en charge un mort. Il devrait donc trouver sa famille et leur demander d'organiser le transfert de leur proche dans le lieu adéquat. Il regarda sa montre. Près de 6 heure 15. S'il voulait ne pas rater le concert, il lui restait environ quarante minutes. Il observa la figure du mort, un brave homme sans doute, pas très costaud. Cette réflexion lui donna une idée. Il sortit sur le palier. Personne, la cage d'escalier était vide et silencieuse. Il appela l'ascenseur, en un éclair, fonça dans son bureau, attrapa le mort par le bras, tira celui-ci au-dessus de sa tête et coinça sa nuque dans le creux de l'épaule de l'homme et le souleva. Il le traîna jusque sur le palier, et quand l'ascenseur arriva, plaça le cadavre à l'intérieur puis retourna dans son cabinet. Il resta l'oreille collée à la porte. Au bout de trois minutes, il entendit se mettre en route le moteur de l'ascenseur. Après l'arrêt de la machine et l'ouverture de la porte, il entendit des cris, puis du remue-ménage dans l'immeuble. Le docteur Marchand attendit dix minutes, puis sortit de son cabinet. On parlait du mort. Il ne distinguait pas tout. Il voulait savoir si on parlait de lui. Forcément qu'un type étranger à l'immeuble, arrivant du 5^e dans cet état ne pouvait être qu'un cardiaque venu consulter son médecin. On viendrait sûrement le trouver, il s'étonnait que personne ne songeât à monter le voir. Il fallait qu'il évitât les questions. En sa qualité de médecin, et qui plus est de médecin potentiel de ce monsieur, on lui mettrait sans nul doute la responsabilité de l'évacuation du mort sur les épaules. S'il

restait à son cabinet, il était coincé, s'il descendait il rencontrerait tout le monde, il n'avait pas d'échappatoire. Devoir appeler sa femme pour lui expliquer qu'ils ne pourraient pas se rendre au concert l'ennuyait d'autant plus qu'elle lui avait fait comprendre que, si une fois de plus, il ne pouvait être à l'heure à cause de son travail, elle songerait sérieusement à changer de mari. La dernière fois, une dame âgée lui avait pris près de deux heures parce qu'il avait dû organiser un transport d'urgence à l'hôpital, ils avaient raté Boulez à Pleyel. Et s'étaient présentées bien d'autres occasions manquées du même genre. S'il voulait remonter dans l'estime de sa femme, il devait y aller. Il eut une idée osée, que sans cet ultimatum matrimonial il n'aurait jamais envisagé de mettre en pratique. Il prit sa sacoche de visite à domicile d'une main, et son téléphone portable de l'autre, sortit sans oublier les billets, en claquant un peu violemment sa porte, et parla fort dans son téléphone tout en descendant les étages, l'air le plus pressé possible.

— Oui j'arrive tout de suite, je ne suis pas très loin, prenez la trinitrine comme je vous ai dit, quand il approcha du rez-de-chaussée :

— Quelle est votre adresse exacte ? Et le code ? A134. D'accord.

Et juste quand il arrivait devant l'ascenseur :

— Oui, oui, je suis là dans dix minutes. Attendez, ne quittez pas.

Devant l'ascenseur avec un des locataires du 3^e, il y avait déjà la police. Il se dit qu'un mort les faisait se déplacer à la vitesse de l'éclair, alors que jusque-là, les deux fois qu'il avait dû faire appel à eux, même s'il ne pouvait critiquer leur intervention très efficace, ils avaient mis près de quarante minutes à venir. Il suffisait d'un macchabée, et ils rappliquaient ventre à terre. Il y avait aussi deux pompiers qui arrivaient sur les lieux en même temps que le docteur Marchand.

Il fit mine de laisser son interlocuteur imaginaire pour demander à un policier ce qui se passait.

— Un homme est décédé dans l'ascenseur.

— Ah bon ?! Qui ça ?

Il prit un air étonné et parla dans son téléphone.

— Je vais vous laisser, j'arrive tout de suite.

Le locataire du 3^e vint vers lui.

— Ce n'est pas un de vos patients, docteur ?

Il souleva le drap qui recouvrait le corps qu'on était en train de mettre sur un brancard, après avoir demandé la permission à un policier.

Il regarda le visage de l'homme : toujours une tête de brave type.

— Non, je ne l'ai jamais vu.

— Il devait sans doute aller chez vous.

— Je n'attendais plus personne, et les patients prévus sont tous venus aujourd'hui. Vous savez qui c'est ?

— Non. On a prévenu sa famille, ils seront là dans trente minutes. Apparemment il travaillait à côté. Il a sans doute eu un malaise et a voulu venir vous consulter en urgence. Il est mort avant d'avoir pu entrer chez vous.

— Possible, quand il y aura un interphone peut-être saurais-je que quelqu'un veut voir un cardiologue en urgence, et je pourrais intervenir à temps. Ceci dit on ne peut pas toujours récupérer un malade qui fait un gros infarctus.

Il montra sa sacoche.

— Excusez-moi, mais je suis sur une urgence pas loin d'ici et je dois y aller, on m'attend.

Sans demander son reste, il fit un rapide salut et partit presque en courant. Il trouva un taxi et rentra chez lui juste à l'heure.

Pour une fois il fit bien rire sa femme quand il lui raconta l'affaire. Après le concert, juste avant de se coucher, elle lui demanda de refaire encore un fois le type pressé au téléphone. Il s'exécuta. Elle partit d'un grand éclat de rire.

— Quand je pense que tu les as laissés là, à se coltiner ce mort, toi, d'habitude si soucieux de tout faire pour les autres ! Elles vont bien rire mes copines quand je vais leur raconter l'histoire.

Il rigolait aussi, mais ajouta :

— Peut-être qu'il vaudrait mieux ne rien dire.

Toujours hilare, elle lui répondit :

— Tu as raison, on ne sait jamais.

MANUEL

Manuel s'arrêta au moins deux minutes.

Comment avait-on pu réaliser une telle perfection ?

D'autant plus, qu'il ne s'agissait que d'un élément publicitaire, destiné à attirer les femmes, pour qu'elles s'identifient à la statue. On ne pouvait parler de mannequin dans son cas, bien que sa situation, à l'entrée du magasin pût y faire penser.

Non, elle n'exhibait aucun sous vêtement vendu dans la boutique. Elle portait une tenue légère coulée dans le même bronze que le reste de son corps.

Quasiment personne ne lui prêtait attention. Elle se tenait droite dans l'ombre du couloir d'accès, entre deux vitrines, où des consœurs en plastique, vêtues des plus alléchants produits, exposaient leurs corps tronqués aux clientes rêveuses devant des formes si bien calculées.

Mais pour elle, aucune équation ne pouvait rendre compte du galbe de ses jambes, de ses seins généreux. Rien de mathématique n'expliquait l'arrondi de son ventre, de sa croupe.

Par hasard peut-être, elle correspondait à une image génétiquement inscrite dans l'esprit humain, qu'un humain avait découvert fortuitement, sans s'en rendre compte, et il l'avait conçue simplement, sans se poser la moindre question, puis l'avait expédiée là, Place de la République, pour qu'elle servit de réclame à un commerce de sous-vêtements.

Manuel lui, l'avait remarquée. Elle l'avait frappé dès le premier coup d'œil ; pas seulement à cause de ses proportions, mais aussi du fait de sa

taille. Elle mesurait bien trois mètres de haut. Il avait réagi comme les femelles de certains oiseaux, qui se battaient pour couvrir un œuf trois fois plus gros que ceux de leur espèce, qu'un ornithologue avait placé dans un nid.

Il était subjugué. Il avait conscience du ridicule de cette fascination, mais ne pouvait rien contre. Il finit par détacher son regard de la statue, et continua sa route.

Il y repensait avec gêne, se demandant si les autres qu'il croisait ou dépassait l'avaient aperçu un instant avant, en train de se régaler les yeux. Comme s'il avait enfreint là un code moral, tel les fous qui commettent ce genre de faute, et que l'on regarde avec pitié, en secouant la tête d'un air qui signifie : " le pauvre, il n'a pas toute sa raison ". Il pressa le pas pour atteindre rapidement son quartier.

Il s'agissait d'un secret qu'il ne désirait pas faire partager. Mais la Place de la République ne se trouvait qu'à dix minutes à pieds de son domicile. Il savait que la concierge allait souvent y faire ses courses. Il ne doutait pas un instant, perspicace comme elle était, qu'elle aurait tôt fait de découvrir la passion de Manuel. Ce qui en soi ne le gênait pas trop ; mais il acceptait mal qu'elle pût pénétrer à ce point dans son intimité, et encore moins porter un jugement sur lui. Or elle ne manquerait pas de le faire.

Elle possédait la faculté d'identifier un vice chez quelqu'un après l'avoir rapidement examiné, et faisait des réflexions dont on ignorait le but

véritable, si c'était pour commenter la dégaine d'un locataire, ou s'il s'agissait d'une allusion à son interlocuteur.

Un jour, manuel la croisa dans le couloir à deux heures du matin. Elle le salua comme d'habitude, juste avant qu'ils entendent Monsieur Berdon monter l'escalier quatre à quatre. Il passa devant eux, leur expédia un bref bonsoir puis attaqua l'étage suivant. La concierge s'était arrêtée, dans le but d'avouer quelque chose à Manuel, mais elle attendait que l'autre fût rentré chez lui. Alors elle déclara péremptoire :

- Çui-là y revient de chez les dames.

Manuel avait émis quelques réserves, qu'elle avait balayées d'un coup, car elle s'y connaissait en hommes. Elle termina avec une pensée émue pour la femme de l'individu en question, qui devait bien se douter de quels dîners d'affaire il revenait chaque fois qu'il rentrait tard le soir. Ces réflexions l'avaient intrigué, mais surtout une phrase résonnait encore dans son oreille:

- Les jeunes, je ne dis pas, c'est de leur âge de fréquenter les dames, si ce n'est pas leur seul moyen de se soulager, bien sûr, vous voyez ce que je veux dire.

Il avait répondu en bégayant à moitié, avec un sourire crispé, parce que lui aussi revenait de chez les dames comme elle disait. Il ignorait toujours si ce jour-là elle ne l'avait pas compris.

En tout cas, il ne pouvait pas se vanter de cette soirée.

Il avait entendu parler de la fille dans le métro. Deux individus louches discutaient des prostituées qu'ils avaient connues. Le plus grand, vêtu d'un blouson en cuir, d'un jean et de grosses godasses de l'armée, vantait les mérites de l'une d'entre elles en termes si crus qu'il prêta l'oreille et retint son "adresse".

Il alla se promena un après-midi dans les environs, pour repérer les lieux et vérifier les dires des voyous.

Elle officiait du côté de la Rue des Abbesses. De jour, on ne voyait qu'elle sur le trottoir. Elle portait une robe moulante à plis rouge vif, comme on en trouve dans les îles. Ses multiples tresses réunies en une grosse queue de cheval lui retombaient au niveau des reins. Ses chaussures à talons hauts répondaient à la couleur de la robe, le verni en plus. Et pour couronner le tout, elle était noire. Il la reconnut dès qu'il la vit du bout de la rue.

L'homme n'avait pas commis d'erreur dans sa description.

Il n'osa d'abord pas s'approcher d'elle, puis après avoir vu qu'il existait un magasin de musique presque en face de l'endroit où elle tapinait, il se décida. Avec le plus de naturel qu'il pût, il se dirigea vers la boutique. Il dut passer devant quatre autres prostituées qui travaillaient dans la rue pour l'atteindre. Afin de bien montrer qu'il venait là comme client du magasin et non pour elles, il prit un air choqué à chaque proposition malhonnête qu'on lui fit. Il se força à ne pas regarder en direction de celle

qu'il désirait, mais il la sentit de l'autre côté de la rue, de plus en plus proche, et se demanda si elle l'avait remarqué ou non.

La rue, les passants, les femmes, les commerçants, se transfigurèrent tout à coup en une scène avec des décors, des figurants.

Elle et lui, tels les deux héros d'une histoire s'épiaient mutuellement. Il rodait autour de la femme, faisant mine de l'ignorer, pendant qu'elle de son côté feignait de ne pas le voir, mais lui jetait de furtifs regards quand il avait le dos tourné. Un grand amour allait naître de cette rencontre, au prix de douloureux déchirements bien évidemment.

Une fois dans le fond du magasin, il se sentit à l'abri, et osa un coup d'œil vers elle à travers la vitrine. Elle correspondait à ce qu'il avait toujours attendu. Il ne se lassa pas. Il consulta les rayons remplis de partitions diverses pour se donner une contenance, et leva ensuite la tête vers la rue. Il ne put croire que de l'argent suffisait, et s'en voulut de ne pas en avoir assez sur lui. Des hommes passèrent devant elle, s'arrêtèrent, repartirent. Manuel leur envia cette facilité avec laquelle ils pouvaient s'adresser à elle sans manière. Il se demanda s'ils la connaissaient, s'il existait une clientèle d'habitues, si lui, pourrait profiter de l'aubaine. La fille constitua à ses yeux un bijou, le joyau de la rue. Il ne dut pas être le seul à le penser. Et elle même sans doute le savait. Il observa aussi les passants, cherchant à reconnaître un homme qui pût être son proxénète, celui qui aurait le pouvoir de l'autoriser ou de lui interdire l'accès au plaisir. Car elle ne devait pas perdre de temps, et lui du fait de son inexpérience ne

représentait pas un client sérieux. Il ne s'agissait pas d'un jeu, mais d'une jouissance tellement primordiale, qu'on ne la réservait sûrement pas à n'importe qui. Il fallait se montrer digne de la fille, pour qu'elle pût accepter qu'on la possédât, argent ou pas.

Ces idées qui trottèrent dans la tête de Manuel ne le poussèrent pas à avancer. Il se félicita en douce de n'avoir pas assez d'argent, ce qui remit à plus tard son expédition. Il acheta une flûte à bec et sortit du commerce le cœur tambourinant à deux cents pulsations par minute. D'un pas qui se voulut ferme, il traversa la rue, le nez dans le mode d'emploi de la flûte, et quand il passa près d'elle, il redressa la tête, et la fixa un instant avec le regard le plus vide qu'il put trouver.

Il ne sourcilla pas à la vue de deux yeux verts, brillants au-dessus d'un petit nez un peu en trompette, qui regardèrent à travers lui sans le voir. De ce bref aperçu, il crut pouvoir déceler une profonde tristesse et une douceur peu commune à ce genre de personne. Son visage lui apparut comme la face d'une divinité ; pas seulement à cause de sa beauté, mais aussi parce que précisément à cet instant, Manuel rencontra la représentation du désir.

Il garda en lui son image, jouait avec. Son ventre se nouait à chaque fois qu'il se souvînt qu'il allait se décider un soir et qu'il se froterait nu contre elle. Il réinventait mille scénarios, car il ne put admettre qu'elle le considérait comme n'importe quel client. Il s'imaginait qu'elle s'intéresserait à lui car il ne correspondait pas au genre de types qui

venaient d'habitude profiter d'elle. Il pensa même qu'il lui faisait une faveur.

Un soir donc, le cœur en branle, de l'argent dans les poches il retourna à Pigalle. La fille tapinait toujours au même endroit, vêtue de la même robe rouge. Il passa devant, elle lui lança un timide :

- Tu viens ?

Il sourit, refusa poliment et continua.

Dans sa tête, la confusion régnait, il cherchait des arguments pour justifier son refus. Il allait dépenser inutilement de l'argent, il ne pouvait accepter le principe de la prostitution, il refusait de s'inscrire parmi les vingt pour cent d'hommes qui se dépucellent avec une prostituée selon les statistiques ; surtout il se demandait ce qu'elle allait penser. Parce qu'à force de voir passer des hommes sur son corps, elle devait bien avoir son idée sur la question de ce que c'était qu'un homme justement.

Mais le désir gagna. Il fit demi-tour.

Elle regardait de l'autre côté, oisive, nonchalante, les yeux dans le vague. Elle tourna la tête. Quand Manuel entra dans son champ visuel, elle ne bougea pas, comme si ayant reconnu une des formes humaines qui avaient refusé ses services, elle l'avait immédiatement éliminé de ses préoccupations. Manuel dut alors attirer son attention.

- Tu as changé d'avis ?

- Ben oui.

- Tu me suis ?

Manuel obtempéra. Ils se dirigèrent vers le Boulevard Rochechouart où elle avait son studio. Sur le chemin, Manuel triturait en tous sens une question qui lui paraissait primordiale.

Elle devait savoir qu'il n'avait jamais connu de femme avant le début des opérations. Il ne fallait surtout pas qu'elle le devinât par elle-même. Mais il éprouvait des difficultés à le lui avouer. Avec la précipitation qui caractérise les timides quand soudain ils décident d'agir, il lui lança d'un trait :

- C'est la première fois que je le fais jamais avant.

- Quoi ?

- Eh ben l'amour.

- L'amour ?

- Oui, c'est la première fois.

- Ah bon, je ne comprenais pas ce que tu racontais.

Elle n'ajouta rien. Manuel, sidéré par tant de calme, se sentit stupide de lui avoir dit cela ; d'une part parce qu'il venait d'avouer un secret terrible pour lui à une inconnue, et d'autre part parce que cela signifiait à cette fille qu'il allait se servir d'elle pour se dépuceler. Il prit conscience de la position dans laquelle il la mettait, celle d'une prothèse qu'il venait s'offrir pour pallier son manque de témérité à l'égard des femmes.

Mais cette nouvelle ne la troubla pas le moins du monde. Il lui en voulait presque, car elle ne se rendait pas compte de l'importance de cette soirée pour Manuel. Cette nuit, sa vie allait basculer. Ce qu'il attendait depuis deux dizaines d'années allait se réaliser. Elle restait insensible à cela,

blasée, sans doute n'était-il pas le premier qu'elle allait initier. Elle le regarda simplement avec un sourire, ne dit rien de plus. Manuel marchait derrière elle la tête vide. L'excitation, la timidité, avaient laissé la place au calme. Plutôt anesthésié que véritablement prêt, il ne pensait plus, ne désirait plus. Comme si un autre l'avait remplacé ; il observait la suite des événements.

Ils entrèrent dans un immeuble récent. Dans l'ascenseur, elle lui parla de la chaleur qu'il faisait en ce moment, de ses récentes vacances sur la cote, " où il y avait un peu plus d'air ". Il répondit à peine, trouvant déplacée cette conversation. Elle s'adressait à lui naturellement, niant toute part d'émotion dans leur relation. Elle ne cherchait pas à savoir quoi que ce fût à son sujet, ne se demandait même pas comment elle allait devoir s'y prendre avec lui. La froideur qu'elle affichait à son égard glaçait le sang de Manuel. Tout se trouvait mis du côté d'un professionnalisme poussé, qui ne laissait rien transparaître de ce que pouvait signifier l'acte sexuel pour un homme et une femme. Si elle l'autorisait à se soulager avec son corps, en aucun cas elle lui permettait de l'aimer.

Le studio ne correspondait pas à l'idée que se faisait Manuel de la prostitution. Cela s'ajouta au reste pour expliquer l'issue pitoyable de son expérience. Il s'attendait à une maison close, ou un vieil hôtel borgne, avec une mère maquerelle, d'autres clients, d'autres filles, une ambiance un peu chaleureuse ; pas à cette pièce bien meublée, un grand lit au

milieu avec un couvre lit comme on en voit dans les catalogues de vente par correspondance.

Un petit caniche vînt les accueillir. Manuel, heureux de rencontrer un être lui témoignant un peu de sympathie voulut le caresser, mais la fille cria après l'animal, qui partit se blottir dans un panier. Il regarda Manuel piteusement. Ce dernier commença à se déshabiller sous les yeux de chien, pendant que sa maîtresse se préparait dans la salle de bains.

Il se retrouva nu sans difficulté, alors qu'il avait pensé jusque-là, que cela représenterait un des obstacles à toute relation avec une femme. Il remarqua que le chien le contemplait sans surprise, il se demanda combien d'hommes nus il avait vu dans son existence, et s'il comprenait quoi que ce soit aux activités de sa maîtresse. La perspective de faire l'amour devant lui ne le réjouissait pas spécialement. Sa présence en elle-même ne l'indisposait pas, mais l'animal devait avoir en mémoire tous les clients qui avaient précédé Manuel, et il ne voulait pas figurer à leur côté, fût-ce sous la forme d'une inscription biologique dans le cerveau d'un chien.

Une fois entièrement nu, il considéra son sexe qui pendait stupidement entre ses jambes. Bientôt il allait devoir passer à l'action. Il ne s'agissait plus de se demander comment il se comporterait. Mais sa verge semblait ignorer son devoir. Aucune excitation ne motivait Manuel. Il se sentait à l'aise malgré cela, comme s'il avait été chez un médecin qui lui avait demandé de se déshabiller pour pouvoir l'examiner. Il remettait tout entre les mains de la fille. Il l'avait avertie pour cette raison, afin qu'elle le

stimulât un peu. Il ne lui venait pas à l'esprit qu'il pût chercher seul, qu'il pût suivre son inclination plutôt que d'avoir à compter sur elle.

- Avec la robe c'est trois cents francs, cinq cents si je l'enlève, et six cents sans le soutien gorge.

Manuel resta surpris quelques secondes. Qu'elle pût monnayer la chose à ce point achevait de refroidir l'ardeur de son client. Il n'avait pas un instant pensé qu'il put se dépuceler avec une femme habillée. Il l'avait toujours imaginée nue, se collant contre lui. Il avait cru qu'il aurait pu caresser ses fesses, ses longues cuisses, ses seins, son dos. Maintenant, il croyait que chacun de ses désirs allait lui coûter quelque chose. Deux cents francs pour passer une main sur sa croupe, trois cents s'il veut utiliser les deux mains ; deux cent francs pour manipuler le sein gauche, deux cents également pour le droit, cent francs pour le dos, et ainsi de suite. Du coup, il n'osa plus rien, ne sachant ce qu'elle allait lui permettre. Il bredouilla qu'il aimerait qu'elle retirât la robe et le soutien gorge. Elle lui demanda de la payer d'abord. Il fouilla dans la poche de son jean, à poil devant la fille qui le regardait sans émotion, elle prit les billets et partit les ranger quelque part dans la salle de bains. Manuel profita de son absence momentanée pour tenter de se donner un peu d'entrain. Il prit son sexe dans sa main, se masturba vainement ; il n'obtint qu'un très léger gonflement.

Quand elle réapparut, elle était déshabillée. Manuel la regarda avec une telle curiosité qu'il ne put se concentrer sur autre chose. Cette vision soudaine de la fille toute nue lui fit l'effet d'un choc. Sa beauté l'écrasait,

il se trouvait petit devant elle, incapable de rien, indigne du privilège que l'argent lui conférait. Il reconnaissait en elle des formes universelles, que n'importe quel homme aurait remarquées. Mais un corps aussi parfait ne pouvait lui être destiné. D'autre part, son esprit refusait d'établir un lien entre cette femme nue, désirable à souhait, et son pénis qui de ce fait restait flasque, inutile. Il espérait obtenir un peu d'encouragement de la part de sa compagne, mais elle agissait telle une professionnelle, au point qu'il se demanda si elle n'avait pas oublié ses confidences au sujet de son pucelage.

Elle lui montra le lit. Gauchement il s'allongea, sans même l'ouvrir. Le contact de sa peau contre le tissu synthétique et froid du couvre lit, lui fit un instant ressentir sa nudité avec une extrême acuité. Sa verge ébaucha un semblant d'érection. Il avait les yeux constamment fixés sur la fille qui vint s'asseoir à ses côtés. Il ne savait pas s'il pouvait ou non caresser ses fesses. Il se disait que cela contribuerait certainement à déclencher en lui un mécanisme naturel, qui pour le moment restait latent. Il n'osa prendre la moindre initiative, et resta immobile. Elle fouilla dans sa table de chevet, en sortit un préservatif. Elle retira la capote de son étui et tenta de l'enfiler sur son sexe. Manuel la regarda faire, interdit. Il avait oublié ce détail. C'était la science, avec ses conséquences hygiénistes, qui venait troubler son intimité. La prévention des maladies honteuses, le prix à payer pour telle ou telle prestation, le temps imparti pour chaque passe, balisaient sèchement le chemin de son initiation sexuelle.

Quand il vit son pénis emballé dans sa gaine de plastique, il pensa à un morceau de viande blanche aseptisée, tel qu'on en trouve dans certains libres services.

Elle le masturbait sans conviction, comme s'il s'était agi d'un objet dont elle connaissait bien le fonctionnement, mais la routine lui avait ôté tout enthousiasme. En plus le préservatif formait pour Manuel une membrane imperméable à toute stimulation, il ne sentait absolument rien.

Lorsqu'elle mit son membre dans sa bouche il ne put s'empêcher de s'identifier à elle, s'interrogeant sur le goût que pouvait avoir l'ensemble viande-emballage.

Sans doute par un effet réflexe quelconque, et à force de besogne, elle finit par obtenir une demie érection. Et proposa à Manuel de venir sur elle. Il obéit, se positionna au-dessus. Ignorant tout de la procédure de pénétration, il la laissa faire. Il se sentait dépossédé de son sexe dont la prostituée semblait mieux connaître que lui le fonctionnement. Elle lui trifouilla la verge, pendant qu'immobile sur elle il la regardait. Ses yeux verts avaient perdu leur douceur, ils restaient inexpressifs le temps qu'elle l'introduise en elle. Son regard ressemblait à celui du chat de Manuel quand il faisait ses besoins dans sa litière.

Elle l'invita à bouger. Il oscilla du bassin comme il pensait qu'il devait faire, avec une absence totale de plaisir. Au bout d'une minute qu'il trouva pénible, car la fille poussa quelques cris si peu vraisemblables que Manuel en eut presque honte pour elle ; elle lui dit :

- Attends, tu ne bandes plus.

Remarque qui ne l'étonna guère, car il n'avait jamais eu tellement l'impression de présenter une érection digne de ce nom. Elle lui caressa le sexe, mais rien ne se produisit.

- On va arrêter là, qu'en penses-tu ?

Il n'osa pas la contredire, reprendre son argent, ou du moins une partie, et la quitta piteusement.

Dans la rue, pendant quelques instants, il prit chaque homme qui suivait une femme pour une pute et son client, et se demandait comment ce dernier allait s'en tirer.

Alors, ce soir-là, quand il revint chez lui, et qu'il croisa sa concierge dans l'escalier il ne se sentait pas fier. D'autant plus qu'en chemin le souvenir du corps de la fille, de ses formes, du grain de sa peau noire, réveilla en lui le désir. Il voulait se coucher le plus vite possible pour pouvoir rêver à ce qui n'avait pas eu lieu, en y mettant un peu plus de chaleur, et se masturber tristement.

Or justement, la statue du magasin ressemblait sur certains points à cette prostituée. Depuis que Manuel avait rencontré cette fille, elle était devenue pour lui le canon même de la beauté. Il jugeait toute femme qu'il croisait par rapport à elle, et jusqu'à présent n'en avait encore trouvée aucune qui l'égalait.

Comment une statue pouvait-elle l'exciter à ce point ?

Il hésitait à se masturber en pensant à elle ; bien que ce ne fût pas l'envie qui lui manquât. Mais quelque chose le retenait. Ça ne se faisait pas pensait-il. Pourtant, l'onanisme en soi déjà... Mais enfin, il tenait à respecter certaines règles même pour une activité qui ne regardait que lui. Surtout elle lui rappelait la prostituée, et dès qu'il pensait à elle...

Ce soir-là, avant de s'endormir, quand il se caressa transporté dans un autre monde, la statue vint parasiter ses pensées.

Joël était sans pudeur. Il faisait cela devant Manuel sans vergogne. Il ne craignait rien, se fichait pas mal que la surveillante pût arriver d'un instant à l'autre, au contraire, cela semblait le stimuler. De toutes façons, quand quelqu'un venait à la morgue, en général, on les prévenait. Quant à leurs supérieurs, ils passaient une fois par mois, rarement plus.

Manuel avait essayé de raisonner son collègue, mais Joël n'avait rien voulu entendre. On le payait trop peu pour qu'il se privât d'un petit plaisir qui ne faisait de tort à personne disait-il. Et puis il ne profitait pas si souvent des cadavres. Il fallait qu'un corps lui plût. Et cela n'arrivait pas tous les jours. L'autre lui avait parlé du respect dû à une morte. Il avait répondu en haussant les épaules :

- Pour ce que les vivantes me témoignent comme respect, je ne vais pas me gêner.

Manuel obtint de lui qu'il assouvise sa passion en dehors de sa vue. En plus Joël avait un sexe en forme de champignon qui le dégoûtait.

Il nettoyait le corps d'un vieillard décédé pendant la nuit en médecine interne, quand il repensa à la statue. Il voulait la toucher, caresser, ses jambes, le rebondi de ses fesses, de son ventre. Il ne savait pas ce que l'on

pouvait ressentir quand on caressait une femme. D'autre part, la consistance dure du métal, son aspect lisse, luisant l'excitait sans qu'il pût s'en expliquer les raisons.

Jamais il n'avait cherché à se familiariser avec le corps des femmes grâce à son travail. Cela faisait partie de quelques règles peu nombreuses, mais qu'il respectait comme si sa vie en dépendait.

Joël voulait qu'il l'imitât, mais la mort dégoûtait trop Manuel pour qu'il succombât. Pourtant quelquefois, ils découvraient des jeunes femmes que la mort n'avait pas encore métamorphosées, aux formes harmonieuses, à la chair ferme, tonique. Il les regardait fasciné d'avoir sous les yeux de telles perfections, que jamais il n'aurait pu approcher en dehors de ce contexte morbide. Il se demandait qui avait pu posséder ces bijoux avant qu'ils ne finissent là immobiles, mais toujours purs.

Cela lui donnait une certaine pratique du corps humain, pas de l'organisme habité, animé. Il connaissait l'anatomie intime des femmes, mais perdait ses moyens quand un corps appartenait à quelqu'un de vivant.

Les cadavres ne l'attiraient guère, parce qu'ils étaient à sa portée, et aussi du fait de la morale qui réprouvait ce genre de pratiques. Joël participait d'ailleurs à son dégoût de la nécrophilie, car il trouvait le personnage si abject, qu'il évitait toute identification possible à celui-ci.

La statue en revanche ; bien qu'inanimée, n'en avait pas moins pour Manuel une personnalité. On ne pouvait la comparer à l'un des cadavres qui dormait dans un tiroir réfrigéré de la morgue de l'hôpital, parce qu'elle

avait une vie, elle représentait quelque chose, appartenait au propriétaire du magasin, les clients savaient qu'elle existait, en parlait. Donc il ne s'agissait pas d'un simple objet, et la caresser ne lui paraissait pas si simple.

Il voulait déjà savoir en quelle matière on l'avait coulée. En bronze, en métal, en fer blanc bon marché ? Le contact était-il froid, ou chaud, sa consistance molle ou dure ? Mais il ne voyait pas comment procéder pour pouvoir la toucher sans qu'autour on se demandât ce qui lui prenait. Aux heures d'ouvertures du magasin tant de monde passait par là. Il pensa à divers stratagèmes, mais aucun ne lui plut pleinement. Il la voulait pour lui seul, à l'aise, sans avoir à se gêner. Alors il se contenta de la déguster des yeux. Il l'emmena chez lui sous la forme de photographies, et quand il avait le temps descendait jusqu'à la place de la République pour la contempler.

Elle commençait presque à lui appartenir tant il l'avait observée sur tous les plans ; quand un jour, un groupe de jeunes rappeurs passèrent devant elle. Sans aucun sens du ridicule, ils firent tout haut des commentaires sur la statue. Le plus petit d'entre eux interpella les autres :

- Chouffe la statue là, canon ma parole !

Ses camarades tombèrent d'accord avec lui. Ils tournèrent autour du mannequin, non sans préférer quelques remarques plutôt grasses sur l'anatomie du modèle représenté. Puis ils se mirent à la toucher. Manuel eut peur, et un peu honte pour eux, d'autant plus qu'ils n'agissaient pas dans le but de simplement tâter l'objet, mais dans une optique plus

réaliste et franchement connotée sexuellement. Il les enviait en même temps qu'il craignait pour eux il ne savait quelle punition ; qu'un vendeur sortît par exemple. D'un autre côté, il l'espérait, parce qu'il n'avait jamais osé approcher d'aussi près. Il ressentait leur comportement comme un sacrilège répréhensible. Mais il n'arriva rien, quelques passants les regardèrent comme des bêtes curieuses, puis passèrent leur chemin sans rien dire. Manuel jeta un œil dans le magasin, personne ne faisait attention aux trois rappeurs.

Humilié dans son for intérieur, il mit du temps avant de se dire que les trois jeunes gens n'habitaient pas le quartier, et donc, qu'ils pouvaient se permettre toutes les incongruités possibles.

Le soir dans son lit, elle venait de plus en plus parasiter ses rêveries masturbatoires. Elle ressemblait tant à la prostituée qui l'avait soulagé de six cents francs, mais pas de sa virginité, qu'il lui suffisait de regarder les photos qu'il avait prises pour qu'aussitôt lui revienne en mémoire, et de façon très précise, l'image du corps de la fille.

Seulement de plus en plus, la sculpture prenait le devant de la scène, et évinçait dans le rêve la femme en chair et en os. Manuel étourdi de plaisir se laissait aller, ne pouvant plus se contrôler à ce stade. Quand il revenait de son monde imaginaire, il acceptait mal l'idée d'avoir joui en pensant à un corps de bronze. Il se trouvait pire que son collègue de travail, qui lui au moins choisissait des êtres humains, décédés, mais humains quand même.

A son retour à la morgue après dix jours de vacances, Joël lui parla d'une jolie petite rousse décédée d'une tumeur cérébrale, qui lui avait été envoyée intacte et qu'il s'envoya ensuite plusieurs fois tellement elle lui plut.

- Tu as raté quelque chose tu sais, mais c'est vrai aussi que j'ai un faible pour les rousses. Tiens, il y avait une noire aussi, moi ça ne me dit rien les femmes de couleur, mais toi qui semble les apprécier, je parie que là tu aurais craqué. Une sacrée semaine la semaine dernière. Et qu'as-tu fait ? Tu n'es même pas bronzé. Tu es resté à Paris ?

Manuel réalisa alors qu'il avait passé ses vacances place de la République.

Cela l'inquiétait. Il devait agir mais ne savait par où commencer.

Un matin, son collègue arrivé un peu en avance lui laissa à peine le temps de se préparer. Tout excité, il voulait que Manuel vînt sur le champ voir une cliente qui le ferait peut-être changer d'avis. Manuel dut le suivre et boutonner sa blouse sur le chemin entre la morgue et les vestiaires.

- Tu vas voir, une merveille, même moi je craquerais, pourtant tu sais que les noires, ce n'est pas mon truc; mais celle-là...

Manuel eut un coup au cœur. D'une part il frémissait à l'idée de revoir son corps, et d'autre part, il ne voulait pas que Joël la souillât si lui-même refusait de profiter d'elle. Plutôt ému il pénétra dans la morgue. Joël remarqua son trouble. Manuel mit cela sur le compte de l'essoufflement

car il avait dû courir pour ne pas être en retard. Quand son collègue tira le tiroir et souleva le drap, il crut défaillir, puis fut rassuré. Ce n'était pas elle. Le cadavre lui ressemblait, surtout le corps, mais le visage avait des traits plus grossiers, le nez était un peu plus long, plus empâté. L'ensemble restait tout à fait satisfaisant, et même plus que cela.

- Je n'y ai pas touché, j'attendais que tu arrives, des fois que tu changes d'avis.

Manuel hésitait. Il se demandait si cela ne le débloquerait pas. Et ce corps, si semblable à celui de la prostituée, si parfait, lui donnait envie de le toucher, de le pétrir, de le pénétrer.

Mais il y avait aussi Joël, qui n'hésiterait pas. Il avait dépassé ce genre de débat, bien qu'il y mît toujours autant d'enthousiasme, un tel acte ne représentait pour lui qu'une simple formalité. Manuel l'examina.

Joël transpirait le vice. Sa petite taille, son visage rond, surmonté d'une touffe de cheveux comme des poils de pubis, son mégot de gitane maïs toujours aux lèvres, ses yeux brillants, cette façon qu'il avait de se toucher le sexe à travers le pantalon à chaque instant ; tout cela témoignait de la vie de cet individu.

Manuel la connaissait. Un appartement minable dans une rue oubliée des promoteurs dans le douzième arrondissement, un centimètre de poussière noire par terre, un lavabo, une baignoire, un évier rongés par le tartre, un matelas à même le sol crasseux, sur lequel il dormait tout habillé, quelques revues pornographiques, un ou deux romans policiers de gare, et le reste à l'avenant. Jamais une sortie, pas un ami, sa famille qui ne

voulait plus entendre parler de lui, depuis une sombre histoire d'attentat à la pudeur. Un enfant l'avait accusé, mais il nia tout, et Manuel à force de le connaître finit par le croire.

Malgré ses toiles.

Parce que dans une des trois pièces de son appartement, il y avait son chevalet, sa peinture, et ses toiles.

Joël peignait. La première fois que Manuel débarqua chez lui, il faillit repartir aussitôt, tellement l'appartement de son collègue l'angoissait. Il avait cru pénétrer au fond de l'esprit d'un être dégénéré, où se trouvaient accumulés les immondices les plus malodorants de l'espèce humaine, jusqu'à ce qu'il pénètre dans l'atelier.

Bien que Joël ne fit pas plus le ménage dans cette pièce que dans le reste de la maison, l'atelier donnait confiance, et on ne répugnait pas à y entrer. Une douce lumière dorée l'éclairait. Le désordre témoignait d'une vie créative intense. Des toiles traînaient sur le sol, certaines déchirées avec rage, d'autres se tenaient contre un mur bien rangées, terminées, destinées à séjourner là un temps indéfini, selon les circonstances qui feraient qu'une vague connaissance de Joël passant par-là lui en prendrait une, ou bien que lui viendrait subitement l'envie de la détruire, ou encore d'aller la vendre pour rien au marché aux puces de la porte de Clignancourt.

Joël se fichait éperdument de la gloire que pouvait lui apporter sa peinture. Son collègue ainsi que d'autres personnes, l'avaient déjà exhorté

d'aller montrer ses œuvres à un connaisseur qui aurait su lui donner des conseils. Il avait simplement hoché la tête, approuvant, mais n'avait jamais entrepris la moindre démarche. Il confia un jour à Manuel, que la célébrité l'empêcherait de s'adonner à son plaisir favori, qui dépassait le loin celui de peindre. On viendrait sans doute le voir à la morgue, ou même il devrait s'arrêter. Or qu'on lui enlevât son travail et il perdait toute raison de vivre.

Il peignait des sujets aussi variés que des nus, des natures mortes, des paysages imaginaires, des portraits faits de mémoire. Il ne savait pas au juste combien de toiles il avait peintes. En plus de celles qu'il avait données ou vendues, de celles qui s'entassaient dans son atelier, il en avait entreposé dans sa cave, que personne n'avait jamais vues.

Manuel chercha pendant un an à le convaincre de considérer sa peinture avec plus de respect ; puis il abandonna cette idée devant l'entêtement de Joël. Mais il n'oubliait pas les quelques toiles qu'il avait admirées les deux seules fois de sa vie qu'il rendit visite à son collègue. Il en avait retenu des couleurs profondes, des bleus foncés de crépuscule, des verts aquatiques, vaseux, terribles, des orangés vif, brûlants, des argentés lunaires, ou électriques, froids comme du métal ; et curieusement pas de rouge.

L'objet des tableaux en général n'avait pas d'importance. Joël pouvait transfigurer un simple clou planté dans une planche de bois, ou une savonnette posée sur le rebord d'une baignoire. Ses portraits étonnaient par leur regard fixe. Quant aux nus, Manuel y trouva la rigidité des

cadavres de la morgue. Il peignait toujours plusieurs personnes, enlacés les unes aux autres, ce qui leur donnait parfois l'allure d'un entassement de corps inanimés, morts. Joël n'apprécia pas que Manuel lui fit cette remarque. Il marmonna quelques reproches et rangea les toiles que l'autre regardait.

Malgré cela, Manuel ne pouvait supporter un instant de devenir comme son collègue, d'autant plus qu'il ne savait pas peindre, tomber dans la nécrophilie n'allait pas lui apprendre à dessiner.

Il se sentait excité pour la première fois de sa vie. Pendant un moment, il eut l'impression de plonger dans le monde de Joël. Il songeait aux murs sombres de son appartement, voyait Joël à moitié nu sur son matelas poussiéreux en train de se masturber pensant à sa dernière fornication malsaine. Il s'imaginait enfermé pour toujours dans la solitude de ce logement d'un autre âge, tournant en rond dans les pièces, angoissé par l'inactivité. Il trouvait à cela, malgré le dégoût que lui inspiraient ces visions, un caractère sécurisant, comme une ambiance propice au vice de Joël, qu'il avait façonné année après année, tel un cocon dans lequel il se plaisait. Manuel aurait voulu avoir son assurance, ses certitudes, cette capacité à vivre sans chercher à plaire aux autres, à connaître leur avis, sans avoir besoin de leur appui.

Pour la première fois, il comprenait son collègue. Il se voyait au bord d'une falaise, prêt à tomber, attiré par cette femme morte que Joël voulait lui offrir. L'idée de céder le grisait.

Il refusa brusquement. Parce que tout à coup il pensa à la statue de la place de la République, se souvint comment elle s'immisçait dans ses rêveries érotiques, se demanda comment il avait pu en arriver là, et soudain, une terrible angoisse le saisit. Alors son esprit le transporta loin de là, loin de la morgue, de l'hôpital, de Paris. Il se rappela cette île perdue au fond de l'océan comme disait la chanson. Son existence lui apparut vidée de tout le sens qu'il avait pu lui donner jusque-là. Quelle raison l'avait amené à quitter La Réunion pour venir dans cette ville ? Il l'avait oubliée.

Il rentra chez lui perplexe. Après avoir pris un bain, pour se détendre et la résolution de ne plus se toucher, il décida de retourner là-bas.

Joël le regarda avec un sourire en coin ironique. Il ne semblait pas croire à la fermeté de sa résolution.

- Et qu'est-ce que t'irais foutre de plus dans ce coin paumé ?

- Tu ne peux pas comprendre, tu n'y as jamais mis les pieds. Je parie que tu n'es jamais sorti de l'enceinte du périphérique.

- Je suis bien où je suis voilà tout. J'ai tout ce que je désire ici, alors je ne vais pas m'expatrier dans un bled où me fera toujours sentir que je suis un étranger.

- Tu ne sais pas de quoi tu parles.

- Non mais je peux imaginer, les hommes sont aussi cons dans l'hémisphère sud que dans le nôtre.

- Là-bas je respirais quand j'y étais. A paris j'étouffe.

- Peuh !

- J'en ai assez aussi de travailler dans ce sous-sol avec tous ces macchabées. Là-bas il y a plus de postes pour un type comme moi... Et d'abord, qu'est-ce que ça peut bien te faire ? Ça m'étonnerait qu'il s'agisse de bons sentiments.

- Bien sûr que non. Simplement si tu pars, on va te remplacer, et peut-être par quelqu'un qui ne tolérera pas mes pratiques.

- Ou qui les partagera, qu'en sais-tu ?
- Il y a plus de chances pour qu'il les désapprouve.
- Je suis désolé mon vieux.
- Réfléchis quand même.
- Mais c'est ce que je compte faire, je me donne dix jours pour prendre ma décision.

La perspective de changer radicalement de vie le remplissait d'allégresse. Rien ne le retenait à Paris, il allait disparaître sans laisser de trace, revivre.

Le troisième jour, il s'autorisa une brève séance d'onanisme remettant à plus tard, après son arrivée à la Réunion, l'interruption complète de ce genre de pratiques.

Quand il faisait ses courses place de la République, il s'arrêtait quelques instants devant la statue du magasin de prêt à porter féminin. Elle lui procurait toujours les mêmes sensations voluptueuses, auxquelles il tentait de résister.

Vers le huitième jour, une idée angoissante apparut.

Il ne partait pas à La Réunion uniquement pour le climat et la vie plus facile. Il y allait aussi parce qu'il savait qu'il y trouverait plus facilement une compagne. Mais son inexpérience en matière de sexualité le desservirait probablement. Il connaissait le caractère des créoles. Elles ne manqueraient pas de se moquer de lui.

Un besoin de soulagement accompagna ces interrogations. Une nouvelle femme noire, du même morphotype que celui qu'il recherchait si avidement fut amenée à la morgue. Joël voulut qu'il s'initiât, il avait perçu son émotion et chercha par tous les moyens à le convertir, mais Manuel tint bon. Seulement, le soir dans son lit il repensait à la prostituée. La nuit du huitième au neuvième jour il se masturba fébrilement.

Loin de calmer ses ardeurs, cela les réveilla. Il y pensait sans arrêt.

Après cette nuit sans sommeil, il se réveilla fatigué. C'était un jour de repos.

Il descendit acheter un croissant dans une boulangerie.

La concierge le salua au passage et lui lança :

- Vous avez l'air fatigué mon pauvre ami.

- Je viens de me réveiller.

- Ah ça, il ne faut pas trop dormir, parce qu'après on ne pense plus à rien d'autre n'est-ce pas ?

Elle émit un petit rire sarcastique puis continua son ascension dans les étages. Manuel ne comprit pas ce qu'elle avait voulu dire. Pouvait-elle deviner ce qui l'avait agité toute la nuit ? En tout cas, cela le conforta dans sa décision de partir.

En ce mois d'août, la moitié des commerçants du quartier était en vacances. Il dut parcourir deux cent cinquante mètres pour trouver une boulangerie ouverte. Il passa devant la statue, se força à ne pas la regarder trop longtemps, puis une idée lui vint à l'esprit.

- Noire ? Non, je ne crois pas, je vais demander... Eh Maurice ! Tu sais si nous avons des poupées noires ?

Du fond du magasin une voix répondit.

- Il doit en rester une, avec deux trous seulement.

- On les fait à combien ?

- Je ne sais plus, sept cents je crois.

- Vous avez de la chance, il en reste une pour sept cents francs. Mais il n'y a que deux orifices.

- Deux ? C'est parfait.

- En général on aime qu'il y en ait trois, si vous voyez ce que je veux dire.

- Deux, ça me va.

- Maurice ! Tu peux amener la poupée noire.

Deux minutes plus tard un gros chauve aux yeux bleus apporta un paquet en carton.

- Vous voulez la voir ?

- Non merci, je vous fais confiance.

- Il ne faut pas vous attendre à trouver la même qualité que pour une poupée blanche, on en vend si peu que le fabricant est obligé pour le même prix de concevoir des modèles un peu moins travaillés.

Manuel s'empressa de rentrer chez lui pour étrener sa nouvelle compagne. Il avait mal au cœur d'avoir eu à payer un tel prix, surtout pour un objet si embarrassant. Cela faisait partie de ses projets. Il lui fallait avant tout s'exercer. Il ne redoutait qu'une chose, que la concierge l'aperçût avec son carton. Au premier coup d'œil elle comprendrait ce que Manuel manigançait.

Il avait choisi une heure où il savait qu'elle restait chez elle à regarder un feuilleton télévisé. Mais à peine à cinquante mètres de chez lui, il se souvint qu'elle lui avait dit ne pas aimer le mois d'août parce que Paris se vidait, et qu'il n'y avait pas la série qu'elle aimait à la télé.

Elle le vit arriver de loin, assise sur une chaise devant la porte de l'immeuble, en train de prendre le Soleil.

- Alors Monsieur Manuel qu'est-ce que vous trimbalez là par cette chaleur ?

- A ça vous pouvez le dire qu'il fait chaud, je dégouline de partout.

- Ben avec un colis pareil, ce n'est pas étonnant.

- Oh, ce n'est pas bien lourd, c'est plutôt volumineux et pas pratique à porter.

- Vous venez de loin avec ça ? En métro ?

- Non, ne vous inquiétez pas. Je vais prendre une bonne douche. Bon après-midi.

- Merci, vous aussi.

Dans l'escalier il jubilait. Après tout, elle n'avait pas à connaître la vie privée de chacun des locataires. Et lui, rien ne l'obligeait à expliquer ses faits et gestes à sa concierge. Il avait marqué un point, et cela constituait un bon début pour son entraînement.

Il n'avait pas pensé qu'une poupée gonflable nécessitait une grande quantité d'air pour prendre une forme à peu près potable. Après une heure et demie de gonflage, la tête lui tournait et l'objet était loin de ressembler à une femme.

Il dut se résoudre à procéder par étape, insuffler un peu d'air chaque jour jusqu'à ce que le mannequin devînt désirable. Cela impliquait un allongement de son temps de réflexion. Il se dit qu'une telle décision ne pouvait de toute façon se prendre à la légère. Alors, quelques jours de plus ou de moins...

Un soir, Joël l'invita à dîner chez lui. Il venait de gagner une grosse somme aux courses et voulait que Manuel en profitât un peu. Ce dernier qui passait ses soirées à gonfler sa Mathilde, prénom qu'il avait donné à sa poupée, avait accepté l'invitation car il n'avait vu personne en dehors de son travail depuis quatre jours ; il voulait aussi découvrir les dernières œuvres de son collègue.

Joël ne faisait jamais la cuisine. Il achetait toujours des plats déjà préparés, ou mangeait au restaurant.

Pour fêter son gain, il avait commandé le repas au traiteur qui se trouvait dans la rue, en face de chez lui. Il avait choisi les mets les plus chers, sans d'ailleurs bien savoir s'ils se mariaient convenablement entre eux, ou avec le vin que Manuel devait apporter.

Il y avait du saumon, du foie gras, des asperges fraîches gratinées, un peu de caviar, des toasts.

Joël aimait déguster ce genre de denrées de luxe comme s'il s'agissait d'une pizza qu'on livrait à domicile en trente minutes, c'est à dire sans sortir la grande vaisselle. Quelques assiettes en carton lui suffisaient, des couteaux et fourchettes dépareillés, des verres à moutarde récupérés, dont certains gardaient encore la marque de leur usage précédent, sous la forme d'un reste d'étiquette.

Il savait que Manuel ne se formalisait pas de ce genre de réception, au contraire.

En général, quand ils dînaient chez lui, la nourriture tenait une place tout à fait accessoire. La soirée tournait autour de leurs discussions, du haschich qu'ils fumaient parfois, des relations qu'ils jugeaient impossibles avec les femmes, des livres qu'ils avaient lus, des films qu'ils avaient été voir, de menus détails qu'eux seuls avaient remarqués, alors que le reste de la foule les ignoraient par négligence. La soirée se terminait souvent par des considérations sur le manque de sens esthétique des gens, et selon leur humeur, par une conclusion optimiste ou pessimiste de Manuel, qui ensuite se levait, enfilait son manteau puis prenait congé de son collègue. A ce moment-là, celui-ci jetait un coup d'œil à sa montre et s'étonnait de

la rapidité avec laquelle le temps était passé; Manuel, lui n'avait jamais l'heure.

Quand il sonna chez Joël, il réalisa qu'il venait peut-être là pour la dernière fois, que Joël allait disparaître de sa vie, qu'il garderait sans doute un contact épistolaire, mais il se demandait si son collègue n'avait jamais écrit la moindre lettre à quelqu'un.

Il se réjouissait de sortir de chez lui, mais d'un autre côté, ces derniers jours l'avaient trouvé perdu dans ces pensées, en pleine rumination de projets, dont il ne voulait pas discuter avec son ami. Il avait commis la maladresse de lui en parler une fois et Joël depuis, n'avait de cesse de lui demander chaque jour s'il avait pris ou non une décision.

Il regrettait de lui avoir parlé de la Réunion avant, d'en avoir vanté les mérites, la beauté des femmes, les paysages tourmentés, lunaires, la lumière ; car Joël avait émis l'hypothèse d'accompagner Manuel là-bas. Il ne se doutait pas que l'autre désirait fuir son collègue presque autant que la vie parisienne.

Le contact quotidien avec un pareil individu ne lui paraissait pas profitable, voire même nocif. Il se surprenait parfois à utiliser certaines de ses expressions, à cligner de l'œil comme il le faisait ; ce qui le terrorisait. Les terribles pensées qui aboutissaient après un cycle d'implacables réflexions, à la métamorphose progressive de Manuel en un être identique à Joël venaient le hanter de nouveau. Puis il se surveillait, et ne reproduisait plus ces gestes.

Avant le repas, Joël lui montra ses dernières toiles. Sa peinture devenait de plus en plus tourmentée. Les figures prenaient des expressions étonnantes, qui ne correspondaient pas à des mimiques répertoriées. Il y avait des discordances entre certaines parties des visages et d'autres, comme si toutes les émotions existantes pouvaient se lire, mais à des endroits différents. Un œil rieur répondait à un autre mélancolique, pendant que la bouche se tordait en un douloureux rictus, et que deux sourcils étonnés surmontaient le tout. Les corps se trouvaient dans des postures bizarres, à la limite du ridicule sur certains tableaux.

Manuel donna son avis au sujet de l'étrangeté de ces œuvres. Joël répondit à peine.

- Peuh ! Et que crois-tu qu'il puisse sortir d'autre du cerveau d'un type comme moi ?

Manuel ne dit rien. Pour la première fois il considéra son compagnon comme un être capable de souffrir. Il ne l'avait jamais entendu se plaindre, si ce n'était des femmes. Mais il s'en plaignait comme un homme abandonné par une épouse infidèle. Jamais Manuel n'avait cru que Joël pût par exemple souffrir de ne pas voir sa fille, dont il n'avait plus aucune nouvelle depuis dix ans maintenant. Il avait toujours cru avoir à faire à un homme insensible, brutal, qu'aucune femme ne pouvait supporter. Il se demandait même comment il avait pu en trouver une qui voulût bien se marier avec lui.

Mais loin de lui faire éprouver de la sympathie pour lui, ces nouvelles réflexions l'éloignèrent encore plus.

Jusqu'à présent, il s'était reposé sur l'assurance de son ami, sur son vice aussi, que l'autre ne cachait pas, dont il n'avait pas honte. De le savoir peut-être en train de souffrir, de penser représenter pour lui un soutien affectif accentuait la répugnance qu'il ressentait à son égard. Il décida à ce moment-là de partir à la Réunion, de quitter Joël, de changer d'emploi s'il le pouvait, pour oublier.

Un instant, il resta pensif, heureux d'avoir pu se détacher de cette existence dans laquelle il se sentait enfermé. Il fit part de ses projets à son ami, lui expliquant qu'il ne voulait plus entendre parler de Paris, de la morgue, des cadavres, du Métro. Il présenta les choses de telle façon que l'autre comprît que Manuel ne souhaitait pas sa présence ; et que cela ne le concernait pas directement, qu'il ne lui en voulait pas personnellement, mais qu'il représentait trop de choses que Manuel désirait fuir.

Joël ne répondit pas à cela, son visage exprima un instant une certaine déception, puis aussitôt il s'enthousiasma pour ce projet.

Ils en parlèrent toute la soirée.

Elle le regardait avec son regard figé, inexpressif. Sa bouche bien ronde lui donnait un air ridicule, accentuant son aspect inhumain, parce qu'en la voyant on comprenait aussitôt pour quoi elle avait été conçue.

Le plastique crissait sous les doigts de manière désagréable, sa texture très fine ne rassurait pas Manuel qui craignait qu'elle n'éclatât s'il se mettait dessus. Il ne pouvait pas l'utiliser autrement car elle manquait de souplesse. Et il devait s'entraîner dans cette position, puisqu'après, quand il retournerait voir la prostituée, il la prendrait ainsi.

Le commerçant l'avait prévenu, le fabricant n'avait effectivement pas travaillé le modèle jusqu'au bout. Le relief des fesses, le creux des reins, les hanches n'avaient été reproduits que très approximativement.

Manuel ne voulait s'en servir que pour apprendre la pénétration, mais cela nécessitait un minimum d'excitation.

Le vagin artificiel de la poupée ne possédait pas de système de lubrification, et même en érection, Manuel était bien en peine d'arriver à ses fins.

Ce premier soir, il renonça.

Le jour suivant il y pensa sans cesse. Il fit son travail machinalement, répondant à peine aux paroles de Joël. Puis l'idée lui vint d'acheter de la

vaseline. Mais aller dans une pharmacie pour s'en procurer ne l'enchantait guère. Bien que la vaseline pût servir pour bien d'autres usages, il avait la conviction que le vendeur comprendrait immédiatement ce que Manuel voulait en faire.

Il choisit une pharmacie qui se trouvait suffisamment loin de l'hôpital et de chez lui.

Le vendeur était une vendeuse qui lui adressa un sourire très commercial. Pour une fois, Manuel se réjouit de ce masque affable, mais complètement artificiel, que certains commerçants affichent pour feindre l'amabilité, alors que leur esprit se préoccupe de tout autre chose. Elle ne lui posa aucune question, à peine eut-il payé qu'après un au revoir machinal, elle réarma son sourire pour le client suivant.

Soulagé et heureux Manuel fit quelques mètres en direction du Métro, quand soudain il pensa au préservatif. Il lui en fallait un pour que les conditions se rapprochent le plus possible de la situation réelle.

Il hésita. Même si elle tenait son rôle mécaniquement, la vendeuse le reconnaîtrait. Elle associerait la vaseline au préservatif, et pourrait si l'envie lui prenait conseiller à Manuel d'utiliser directement un préservatif lubrifié par exemple. Or, il se connaissait ; il ne trouverait rien à répondre, et achèterait ce qu'elle voulait lui vendre sans rien dire. Comment en effet lui expliquer que la prostituée qu'il comptait aller voir n'utilisait pas ce genre de préservatif, et donc qu'il lui fallait ceux là, que la vaseline servait à lubrifier sa poupée, avec laquelle il s'entraînait ?

Il changea de quartier, acheta une boîte de dix préservatifs non lubrifiés dans une autre pharmacie. Avant de rentrer définitivement chez lui, il réfléchit une dernière fois afin de vérifier s'il n'avait rien oublié. Une heure plus tard il franchit le seuil de son appartement l'âme en paix.

Après une dizaine de tentatives, Manuel commençait à dominer la pénétration de sa poupée. La vaseline, dont il s'était entouré le sexe par-dessus la protection en latex, apportait un confort appréciable à la chose. Par contre, le reste de la poupée, ce plastique bruyant, froid, ne contribuait pas à rendre ses ébats aussi voluptueux qu'il les aurait voulus. Il s'en consolait se disant qu'avec le corps tendre et chaud d'une femme cela n'en serait comparativement que plus excitant.

Il s'étonnait de ne rien sentir de plus qu'avec la prostituée. Il avait mis sur le compte de son émotion l'absence de perception au niveau de son sexe pendant les quelques secondes d'accouplement véritable.

Ce qu'il éprouvait ne pouvait se comparer au plaisir de la masturbation. Même avec le recours à de nombreux scénarios imaginaires il n'atteignait ce degré de jouissance. Les premiers jours, il ne parvint pas à avoir le moindre orgasme. Il se caressait après avoir honoré la poupée, et l'extase ne se faisait pas attendre.

Une semaine plus tard, il décida un soir d'aller jusqu'au bout. Il ne toucha pas son sexe pendant quatre jours, ce qui représentait pour lui un exploit, et le cinquième il prit le tube de vaseline, un préservatif, sa poupée, et la besogna avec la volonté de n'en sortir qu'après une éjaculation

conséquente. A cette occasion, il s'aperçut que le plaisir de l'onanisme ne provenait pas seulement des sensations perçues par son sexe, mais aussi de celles transmises par sa main. Ne plus tenir son sexe l'incommodait, il éprouvait ce que l'on ressent quand habitué à faire une action avec la main droite par exemple, on change de main pour réaliser cette même action. Il fallait donc qu'il s'exerçât à se passer de sa main.

Au bout de dix minutes, la sueur inondait son lit, rendait le corps du mannequin plus glissant, presque agréable. Au prix d'efforts considérables il réussit à garder une excitation suffisante, et de temps en temps une pointe de plaisir réamorçait le processus juste avant que Manuel décidât d'abandonner.

A force de se frotter contre le lit et la poupée, sa peau s'irrita à certains endroits. Il se sentait comme une masse douloureuse, que rien ne pouvait stopper. Il avait perdu toute notion du temps, de l'espace. La poupée avait disparue, remplacée par des fantasmes de plus en plus décousus. Des images se succédaient dans son esprit sans lien précis les unes avec les autres. Comme un leitmotiv revenaient la prostituée, la statue de la place de la République, le souvenir d'anciennes amies du temps de son adolescence, avec qui il aurait aimé faire l'amour, Joël et les cadavres de la morgue.

L'excitation montait mais Manuel n'aboutissait à rien. Il s'arrêta épuisé. L'envie de jouir persistait, tenace, subintrante. Il mit de côté la poupée et reprit pour cette fois-là son ancienne manie.

Les soirs suivants, il ne voulut plus toucher à la poupée, ni à son sexe. Il voulait passer à autre chose, se cultiver, partir en voyage, commencer un sport. Il construisait des projets, mais savait qu'il n'entreprendrait rien de ce qu'il pouvait avoir prévu. A chaque fois qu'il se laissait aller trop furieusement à des accès auto-érotiques, suivait une phase d'indifférence sexuelle, qui durait en moyenne cinq jours. Après cette période de repos, des idées surgissaient, d'abord éparses, puis comme les flocons de neige tapissent petit à petit une étendue, elles prenaient de l'ampleur, se succédaient à un rythme de plus en plus rapide, pour finalement occuper entièrement son esprit.

Quand il n'en pouvait plus, il craquait reprenant ses mauvaises habitudes pour un période indéterminée, jusqu'à ce que cela culmine en un trop plein de jouissance.

La fois suivante, il décida de ne pas renoncer aussi tôt. Il se donna six jours d'abstinence complète, pendant lesquels il se rendit le plus souvent possible place de la République pour contempler la statue. Le soir, il regardait les photos qu'il avait prises de cette dernière, et lisait des magazines dans lesquels des femmes s'exhibaient nues.

A cela, il ajouta un régime alimentaire à base de gingembre, de céleri en branche, de bière soi-disant aphrodisiaque, et pour finir une méthode psychologique, qui consistait à se persuader que la poupée gonflable le soulagerait au-delà de ses espérances.

Après réflexion, il arriva à la conclusion qu'il devait donner une place particulière à sa partenaire en plastique. Il lui fallait l'inscrire dans un

registre universel, pour qu'elle pût acquérir les qualités nécessaires pour qu'on la désirât. De cette façon, Manuel n'était plus un individu anonyme en train de se soulager comme il le pouvait, mais quelqu'un appartenant à toute une cohorte d'hommes qui pratiquaient ce genre de sport. Dès lors, la poupée perdait son allure sordide, stupide, pour s'élever au rang d'un objet désirable, issue d'une mythologie contemporaine.

Ce ne fut pas sans mal, mais il réussit à jouir dans sa maîtresse synthétique. Malgré la victoire que cela représentait d'avoir pu finir sans l'aide de sa main, il restait perplexe. Il se demandait si cet entraînement suffisait. On ne pouvait comparer la texture de la peau d'une femme, la consistance de sa chair, avec celle d'une poupée gonflable, même si Manuel recherchait chez les individus de l'autre sexe quelque chose qui rappelait le plastique justement.

Enfin, il se coucha plutôt satisfait, après avoir lavé le mannequin qu'il rangea ensuite soigneusement dans un placard.

Au milieu de la nuit, il se réveilla, alla chercher sa poupée et la coucha dans son lit à ses côtés. Bien qu'il sût n'avoir à faire qu'à un objet inanimé, il ne pouvait s'empêcher de la considérer comme un être vivant. Elle appartenait au même monde que celui de la statue de la place de la République ; un univers rempli d'objets que Manuel respectait avec un peu de crainte. Leur silence n'indiquait pas selon lui un état minéral, mais reflétait une sagesse profonde, inaccessible à l'être humain. En face de

ces figures de pierre, de bronze, de plastique, de caoutchouc, il sentait peser sur lui des regards qui le pénétraient jusqu'au plus profond de sa personnalité. Une intelligence sans commune mesure avec la sienne le jugeait sévèrement.

Il enviait leur beauté, croyant que les formes parfaites qu'on leur avait données allaient de pair avec un esprit du même acabit.

Manuel ne se trouvait pas particulièrement beau. Cela le contrariait parce qu'il avait toujours imaginé que la beauté signifiait quelque chose, séparant le monde en deux ensembles dont les membres possédaient ou non un savoir en fonction de leur apparence physique. Le fait d'être vivant ou non n'entraînait pas en considération. Tout ce qu'on pouvait qualifier de beau possédait ces propriétés, que ce fut un humain, un animal, un tableau, une statue, une sculpture etc.

Manuel savait que même le plus stupide des individus lui était supérieur pour peu qu'il le dépassât d'un point de vue esthétique.

Il connaissait les discours qui allaient à l'encontre de ces théories, qui voulaient que l'on jugeât les gens selon leur caractère plutôt que selon leur mine. Mais la vie lui avait enseigné qu'il ne s'agissait là que d'une piètre façon de se défendre adoptée par les laids.

On ne pouvait décemment ranger sa poupée dans le camp des jolis objets. A cause de cela justement Manuel put connaître un orgasme avec elle. Elle ne l'impressionnait pas. D'un autre côté, il avait réussi en imagination à la faire admettre dans une tradition moderne, de telle sorte qu'elle

représentât bien autre chose qu'une poupée gonflable qui lui appartenait.

Avec le régime qu'il avait déjà suivi pour son expérience avec sa poupée, il ne pouvait que réussir d'après lui. Mais dans un coin de sa tête on lui disait qu'une femme, même une prostituée, ne pouvait être comparée à un mannequin.

Il s'en doutait, mais il fallait qu'il s'appuyât sur quelque chose pour avoir confiance en lui.

Il s'était rasé de près, douché, récuré, lavé les dents, avait endossé du linge propre. La veille il avait pris à la banque suffisamment d'argent pour pouvoir passer la nuit avec la fille s'il le fallait.

Elle tapinait au même endroit, habillée avec la même robe rouge à plis.

Elle ne le reconnut pas. Quand il lui dit être déjà venu, elle fit à peine attention à ses paroles, comme si elle se fichait d'avoir une clientèle fidèle. Il trouva que de ce point de vue, elle manquait de sens commercial. A moins qu'elle ne le fît exprès, pour qu'on la désirât, puisque Manuel avait appris cela aussi, la gentillesse avait tendance à faire fuir, alors que l'indifférence, voire un soupçon de méchanceté,

amenaient les autres à nous respecter. Mais Manuel ne savait pas faire preuve de la moindre agressivité.

Oubliant qu'il venait pour la deuxième fois, elle lui redonna les tarifs. Manuel s'aperçut alors du ton mécanique qu'elle employait, car elle parla avec la même intonation que la dernière fois, elle se tint au même endroit de la pièce, fit les mêmes gestes.

Elle le regardait à peine, comme s'il n'était qu'un accident sur son chemin, un événement sans importance, tout juste nécessaire pour gagner sa vie, et dont elle se passerait bien.

Il remarqua l'absence du caniche, demanda où il était passé. Elle répondit agacée que ce n'était pas son chien, que ce jour-là, elle avait rendu service à une amie, qui ne savait pas quoi en faire.

Elle passa dans la salle de bains comme la fois précédente, puis en revint complètement nue.

Manuel constata avec satisfaction que la vue du corps de la jeune femme loin de l'inhiber lui procurait au contraire une érection qu'il exhiba fièrement.

Elle s'allongea sur le lit, tendit le bras vers la table de chevet pour y attraper un préservatif qu'elle donna à Manuel. Il l'enfila sûr de lui, comme quelqu'un qui en a l'habitude, puis se positionna au-dessus d'elle.

Pendant qu'il essayait de la pénétrer, elle chantait doucement les yeux fixés sur le plafond. Manuel craignait que sa verge ne se ramollît, l'entrée du sexe de sa partenaire ne lui semblait pas aussi bien délimitée que celle

de l'orifice de sa poupée. Il reconnaissait bien une béance, mais il ne savait dans quelle direction se prolongeait le vagin.

Après deux minutes de recherches laborieuses, la fille réagit.

- Alors qu'est-ce que tu attends ? On ne va pas te la manger là-dedans.

Il la regarda avec un sourire niais. Elle poussa un soupir et prit son sexe en mains pour l'introduire. Mais à peine le toucha-t-elle qu'il reprit un aspect flasque.

- Tu ne bandes plus maintenant.

Il sortit de chez elle penaud. Il n'avait pas voulu insister, pour se donner un temps de réflexion.

A quoi bon s'énerver se disait-il. Une fois qu'il aurait trouvé un moyen de faire l'amour avec cette femme, il ne rencontrerait plus aucun problème, et pourrait partir à la Réunion.

Il ne savait comment résoudre la question du sexe féminin. La poupée lui avait permis quelques progrès, mais là on atteignait ses limites.

Marina ne reconnut pas Manuel tout de suite. Elle se souvint de lui quand il lui parla du caniche. Elle se rappelait vaguement d'un jeune venu une ou deux années plus tôt, qui n'arrivait pas à la pénétrer.

Il ne semblait pas avoir tellement changé, sauf son regard qui brillait un peu plus.

Quand il se déshabilla, quelque chose lui dit qu'il n'avait toujours pas couché avec une femme, pourtant elle le trouvait quand même plus sûr de lui, elle n'aurait pas su dire ce qui avait pu arriver à son client, et elle ne le comprit pas d'ailleurs ensuite, quand il parvint à lui faire timidement l'amour, après lui avoir demandé de ne surtout pas bouger.